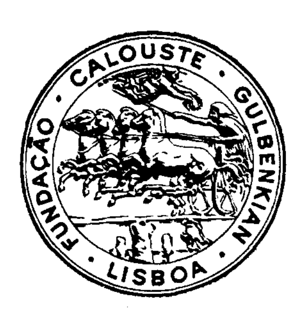
ARMENIAN LIBRARY OF THE CALOUSTE GULBENKIAN FOUNDATION
BIBLIOTHÈQUE ARMÉNIENNE DE LA FONDATION CALOUSTE GULBENKIAN
ՀԱՅԿԱԿԱՆ ՄԱՏԵՆԱՇԱՐ ԳԱԼՈՒՍՏ ԿԻՒԼՊԷՆԿԵԱՆ ՀԻՄՆԱՐԿՈՒԹԵԱՆ

ARMENIAN STUDIES
ÉTUDES ARMÉNIENNES
IN MEMORIAM HAÏG BERBÉRIAN

DICKRAN KOUYMJIAN
Editor



CALOUSTE GULBENKIAN FOUNDATION
1986

ÉTUDE SUR LA TOPOGRAPHIE ET L'ICONOGRAPHIE HISTORIQUE DE LA VILLE DE VAN

PAOLO CUNEO

Van dans ce monde,
le Paradis dans l'autre.
(dicton arménien)

Parmi les grandes villes de l'Arménie médiévale, Van, capitale politique du royaume des Arcruni aux Xe-XIe siècles, présente un intérêt tout à fait particulier, soit par sa position géographique marginale en rapport à la zone centrale de la culture arménienne, soit par sa situation topographique remarquable, soit encore par le vaste brassage de différentes ethnies qu'elle a connu au cours de son histoire.

D'ailleurs, malgré les vicissitudes politiques et militaires successives au déclin de la souveraineté des Arcruni au Vaspurakan (dont l'afflux d'autres communautés, de foi islamique et chrétienne) elle demeura toujours parmi les villes de l'empire ottoman avec une nette majorité numérique de l'élément arménien jusqu'à la veille de la grande diaspora de 1918.

Pour notre but, qui est celui de restituer ce qui a dû être la structure et l'aspect physique de la ville au Moyen-Age, si les témoignages historiques ne sont pas toujours explicites, les vestiges architecturaux ne sont pas par autant de grande utilité, étant donné la démolition complète de la quasi-totalité des bâtiments, qui accompagna et suivit l'abandon total de la ville, entre 1915 et 1918, non seulement par la communauté arménienne, mais aussi par toute autre population qui y résidait. Van, en effet, après l'expérience héroïque de l'autodéfense de ses habitants arméniens, retranchés dans leurs quartiers en avril 1915, fut occupée le mois suivant par les troupes russes et attaquée à plusieurs reprises par les armées turques, aux ordres du général Cevdet, qui la reprirent un moment au mois d'août de cette année et l'abandonnèrent tout de suite après l'avoir arasée. Les Russes y restèrent toutefois jusqu'à l'armistice signé en décembre 1917.

Le dernier groupe d'Arméniens quitta définitivement Van, à la suite des Russes en retraite, en 1918 (c'est-à-dire après presque deux mille ans d'occupation ininterrompue de ce site). Cet exode marque le moment définitif d'une série de vicissitudes obscures et cruelles qui avaient réduit en état de ruine et de désolation toute la région: persécution et déportation des Arméniens, expatriation en Perse et en Iraq des communautés nestoriennes, combats acharnés des milices russes contre les Turcs et les Kurdes.

Après la guerre, avec la reprise des activités civiles en Anatolie orientale, la région de Van commença à se ressaisir; mais, abandonné le site en ruines de la ville historique (appelée depuis lors Eski Van, c'est-à-dire en turc Van ancienne), le chef-lieu moderne a préféré se construire de toutes pièces dans une aire vierge, deux kilomètres à l'Est de celle-ci: une partie de la ville actuelle occupe d'ailleurs le site d'un ancien quartier suburbain qui s'appelait, en arménien, Norašen.

Van moderne, qui avait atteint une population de près de vingt mille habitants en 1968, ne cesse de se développer, eu égard à l'accroissement démographique naturel, et à l'abandon des campagnes.

Le site de Van ancienne nous apparaît, au contraire, comme une véritable ville morte, formé d'un vaste champ de ruines semi-couvert de végétation, d'où émergent les masses de deux mosquées ottomanes à coupole et minaret cylindrique, récemment restaurées, deux autres tronçons de minarets outre les restes à peine reconnaissables de quelques bâtiments publics (probablement des hammams et des caravansérails urbains) ainsi que tout un système de pans de mur en état de progressif effacement, qui rappelle très vaguement la trame irrégulière de rues et d'îlots résidentiels d'antan (Fig. 1).

L'enceinte se conserve aussi par endroits, mais en quel état de délabrement, alors que, au Sud de celle-ci on observe, encore presque intacts, quelques-uns des tombeaux en lanterne de l'ancien cimetière musulman.

La présence historique de la communauté arménienne de Van nous est attestée par les ruines de deux églises, tout près du secteur oriental du rocher, qui à cet endroit présente un très grand nombre de croix gravées sur la surface lisse, presque verticale, de la falaise dominant l'ancien quartier des Arméniens (Fig. 4, 5, 6).

Mais l'état général de ces ruines, et la technique même de construction de la plupart des bâtiments de Van découragent toute initiative de fouille systématique susceptible de donner lieu à une possible «archéologie médiévale» de la capitale historique des Arcruni.



Fig. 1. Van. Vue générale des ruines de la ville, vers le Sud, prise de la citadelle (photo Breccia) (1967).

Pour cela notre restitution ne pourra que se baser, d'un côté sur le peu d'informations qu'on peut tirer des sources historiques et des textes géographiques arméniens, de l'autre côté sur les descriptions offertes par les récits des voyageurs européens, à partir des premières décennies du XIXe siècle, lorsque l'interdiction d'accès aux étrangers commença à se relâcher.

Ce qui nous retiendra surtout ce sera, évidemment, la documentation graphique accompagnant ces ouvrages: des plans et des vues de la ville gravés ou dessinés sur place par les auteurs ou les artistes participant aux expéditions, et, pour une époque plus récente, des photos ou des dessins tirés de documents photographiques.

Aperçu historique

On sait bien que Van arménienne et médiévale avait été édifiée sur le site d'un établissement beaucoup plus ancien, la ville ourartéenne de Tushpa (1) implantée depuis une époque très reculée, et jouissant de la double opportunité d'un éperon rocheux aux pentes abruptes formant un rempart naturel, et d'une plaine fertile au bord du lac.

La tradition ancienne rapportée par Movsēs Xorenacʿi (Moïse de Khorène) (2) en attribuait la fondation à la reine d'Assyrie, Sémiramis, un personnage semi-légendaire qui l'aurait élue en résidence d'été, pour se protéger des chaleurs insupportables de Ninive, et l'aurait appelée Sémiramocerte. Le nom de cette reine s'est conservé sur place le long des siècles jusqu'à figurer dans l'usage et le toponomastique moderne (3).

(1) Tushpa est à l'origine du nom grec du lac, Thospitis, et du nom arménien de la région, Tosp; le nom latin du lac, Arsissa, se retrouve probablement dans le toponyme du village d'Erciş (Akancʿ en arménien). Van dérive très probablement de Biainili, le nom que les inscriptions ourartéennes donnent à la région à l'Est de la ville.

(2) Movsēs Xorenacʿi, *Histoire de l'Arménie*, trad. V. Langlois, Paris 1849, Liv. 1, Chap. XVI, pp. 689.

(3) Le nom de la reine Sémiramis se conserve encore dans l'appellation turque actuelle, Şamiram Suyu, du canal, toujours en fonction, apportant à Van les eaux du fleuve Hoşap. Ce toponyme figure d'ailleurs dans toute la cartographie moderne, dont: les cartes russes d'Etat Majeur (à 1:168.000 et 1:84.000) 1898; la carte accompagnant l'ouvrage de Lynch (voir note 49) 1901; la carte d'Etat Majeur Anglais, *Eastern Turkey in Asia* (1:250.000) 1920, feuille 19, Van-Bitlis; la *Deutsche Heereskarte* 1:200.000, 1941, feuille F XVI, Van; la carte russe 1:84.000 mentionne aussi le nom du quartier suburbain Šamiram, qui figure également sur les plans de Müller-Simonis (voir Fig. 20) et de Lynch (voir Fig. 23).

En ce qui est de l'histoire, Tushpa ne fut élevée au rang de capitale qu'en 840-830 av. J.C., sous le roi Sarduri I[er] et demeura le centre politique du royaume pendant deux siècles et demi, la période où la résidence royale se transporta dans le site voisin de Toprakkale étant incluse. Ayant resisté longuement aux attaques des Assyriens, le royaume de Van ne fut renversé qu'au début du VI[e] siècle par les Cymmériens et les Scythes; la ville connut ensuite une certaine reprise sous les Mèdes et surtout sous les Achémenides. L'évidence archéologique de ce qui reste de la période ancienne se limite à un certain nombre de vestiges d'époques différentes, qu'il n'est pas aisé de situer dans un système unique susceptible de dessiner un possible aménagement urbain ourartéen. Comme il manque encore, d'autre part, un relevé complet du rocher et de ses abords, il suffira d'énumérer comme suit ses éléments (4).

Sur le versant Sud, on observe, de gauche à droite: le tombeau rupestre de Argishti I (785-760 av. Christ.) appelé aussi; Grotte de Xor-Xor (du corbeau) avec une inscription cunéiforme en colonnes formant les annales de ce roi; la grande inscription trilingue (en babylonien, persan, médien) de Xerxès, datant du débutdu V[e] siècle, gravée sur la paroi verticale du rocher; un groupe de tombeaux rupestres dit Neft Kuyu (Puits de Naphte, en turc); le tombeau dit Chambre Orientale.

(4) Bien que les insciptions vanniques aient formé l'objet d'exhaustives études récentes, on ne dispose pas encore d'ouvrage de référence sur l'archéologie de la région. Les principaux ouvrages généraux à consulter restent: C. F. Lehmann-Haupt, *Armenien einst und jetzt*, 3 vol., Berlin, 1910-1931, surtout le vol. 2-1 (1926) pp. 16-196; N. Marr, I. Orbeli, *Arxeologičeskaja ekspedicija 1916 v' Van' (Expédition archéologique à Van en 1916)* Pétrograd, 1922; B. Protrovskij, *Vanskoe Carstvo (Le royaume de Van)*, Moscou, 1959 (trad. italienne par M. Salvini, *Il regno di Van-Urartu*, Rome, 1966, surtout le chapitre XI, sur l'architecture, pp. 285-313); D. M. Lang, *Armenia, Cradle of Civilisation*, Londres, 1970 (2[e] édit. 1978), Chap. IV, pp. 85-111; C. Burney et D. M. Lang, *The People of the Hills — Ancient Ararat and Caucasus*, Londres, 1971, Chap. V, pp. 127-132. Pour l'aménagement et l'équipement défensif du territoire ourartéen du lac de Van, voir: C. A. Burney, «Urartian Fortresses and Towns in the Van Region», *Anatolian Studies*, VII (1957), pp. 37-53.

Le dernier répertoire bibliographique sur les inscriptions et les sites antiques de Van, Sardursburg et Toprakkale, se trouve dans: W. Kleiss et H. Hauptmann, «Topographische Karte von Urartu», Supplément n[o] 3 de *Archäologische Mittelheilungen aus Iran* (Berlin, 1976), p. 9.

Je tiens à remercier M. Mirjo Salvini pour les informations qu'il a bien voulu me fournir sur ce sujet, enrichies de son expérience directe du site et de ses études encore inédites.

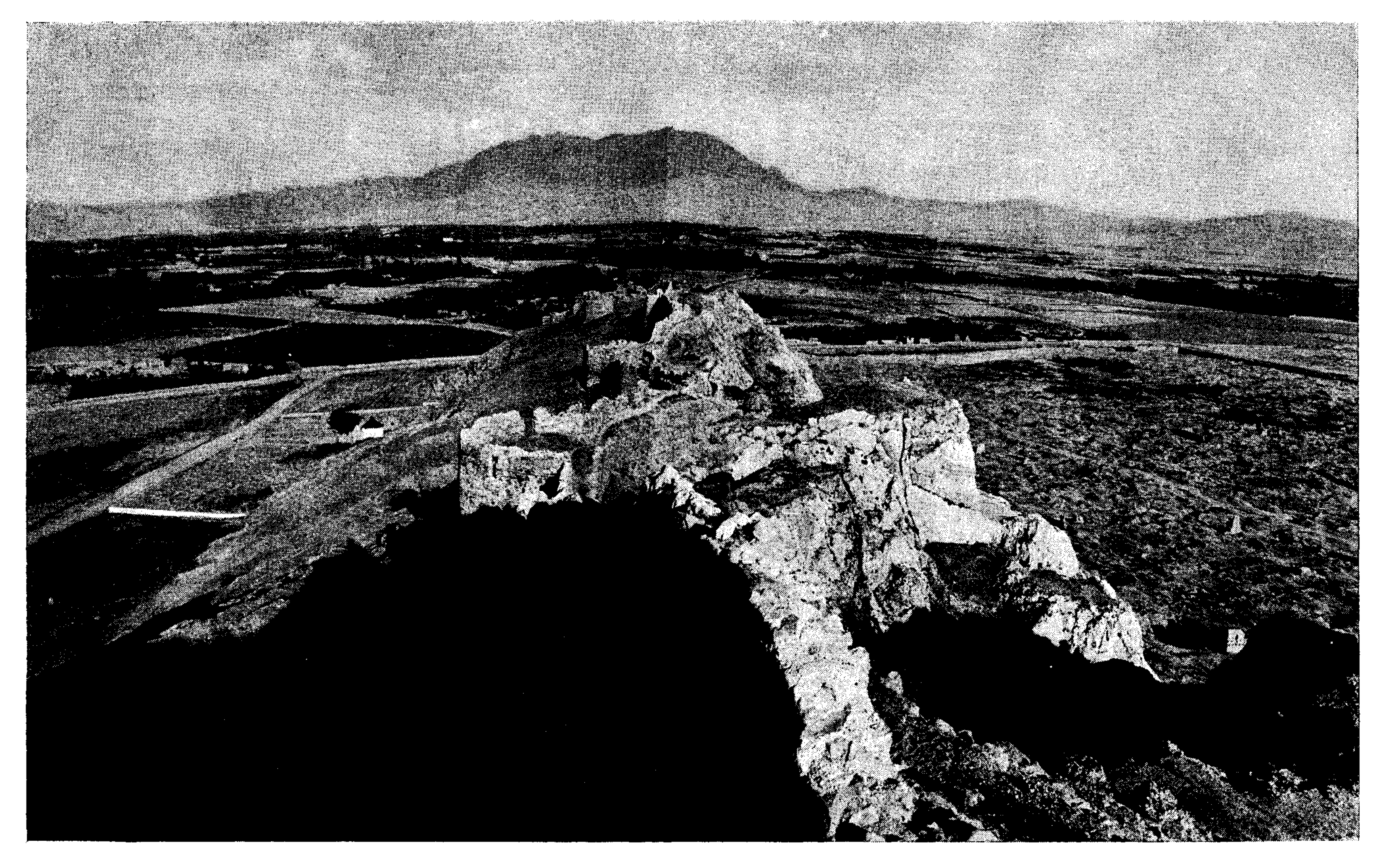


Fig. 2. Van. Vue de la crête du rocher et de la plaine, vers l'Est (photo Breccia) (1967).

Sur le versant Nord on observe un sanctuaire en plein air, avec les annales de Sarduri II (760-830) en ourartéen cunéiforme, et au pied de l'extrémité occidentale du rocher, le soi-disant Château de Sarduri Ier (dit localement Madir Burçu), la construction la plus ancienne de Van, datée autour de 830, dont il reste seulement la base du mur, en appareil cyclopéen, dont il ne reste qu'une hauteur de quelques mètres, avec des inscriptions en assyrien.

Sur le sommet de la crête se conservent, aussi, des restes importants des murs de la citadelle ourartéenne, d'une hauteur de quelques mètres, formant la base solide des fortifications successives, arméniennes, seldjoukides, ottomanes.

Un peu plus loin, au Nord-Est de la ville, s'élève la colline de Toprakkale (Forteresse de terre, en turc) dont le nom scientifique est Rusahinili, la ville de Rusa II (680-660), qui remplaça la fonction résidentielle de Van au VIIe siècle, et se dota d'un palais royal avec des annexes, d'un temple du dieu Haldi, etc.

Certainement, à l'époque ourartéenne, Van se composait d'une ville haute ou citadelle, résidence du roi et de son entourage, et d'une ville basse où résidait la population (5), construite probablement en briques crues, et sans doute ensevelie sous les couches successives de la ville arménienne et turque.

Il n'est pas facile, en cette situation, de reconnaître ce qui a pu être transmis de l'héritage architectural et urbain des civilisations anciennes aux établissements successifs et en particulier à la ville qui fut élue en capitale par les dynastes Arcruni.

Ce qui était, sinon intact, mais encore efficace, c'était le système d'adduction et de distribution des eaux fluviales et pluviales, qui réglait l'irrigation de la plaine et assurait en même temps le ravitaillement de la ville et de ses jardins. L'ouvrage le plus important de ce réseau, formant la base de tout aménagement médiéval, et encore plus récent, est le Canal de Menua (810-875), (appelé aujourd'hui Şamiram Su) (6) qui

(5) Faute de fouilles archéologiques, personne ne peut dire si le plan de la ville suivait un tracé irrégulier semblable à celui de la ville moderne, ou bien s'il donnait lieu à un système d'îlôts résidentiels «distingués par de belles couleurs et divisés par des larges rues» (Movsēs Xorenac'i, *op. cit.*, p. 68) semblables à ceux qui ont été mis à jour dans la ville ourartéenne de Zernaki Tepe, au Nord du lac de Van (P. Lampl, *Cities and Planning in the Ancient Near East*, New York, 1968, p. 113).

(6) Voir la note 3.

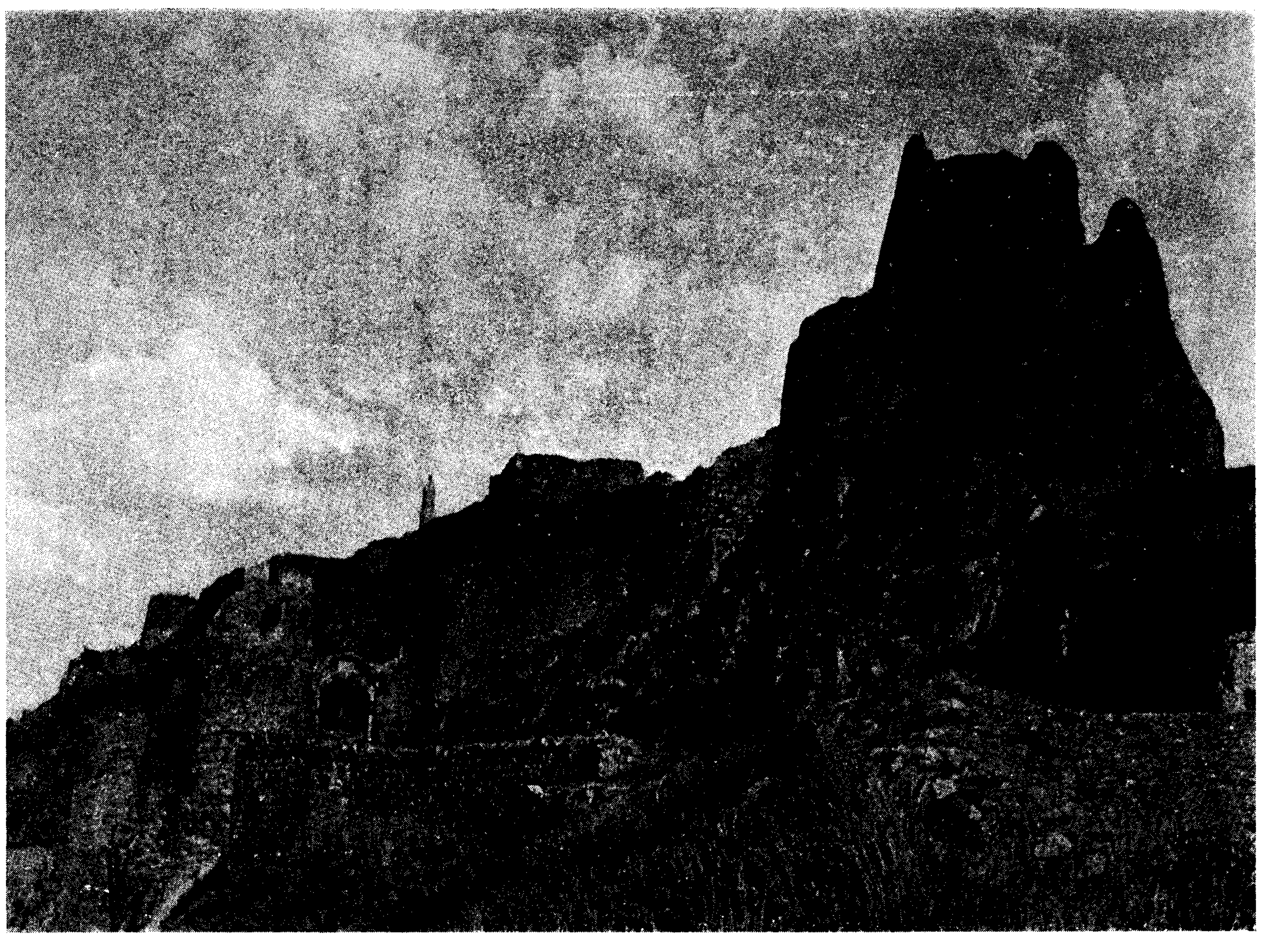


Fig. 3. Van. La citadelle — côté Nord-Ouest (photo Breccia) (1967).

apportait les eaux du fleuve Hoşap à Tushpa, d'une source sise à 47 milles à l'Est de la ville.

Rien n'est resté, à Van, des autres civilisations anciennes parce que la région, négligée par l'expédition d'Alexandre, tomba ensuite au pouvoir des rois du Pont, à qui elle fut souvent contestée par les Romains, mais ils n'y laissèrent non plus aucun vestige architectural.

L'histoire de Van arménienne commença au I[er] siècle avant notre ère, lorsqu'elle devint l'un des centres du puissant royaume de Tigrane le Grand (95-54) qui la peupla de l'élément arménien, ainsi que d'un grand nombre de familles juives apportées de Palestine, et lui donna une période de paix et de prospérité.

En 364-67 Van fut attaquée et détruite par le roi sassanide Shapuh II, dont le successeur, Shapuh III ordonna la démolition de plusieurs milliers de maisons d'Arméniens et de Juifs, pour déporter ces habitants en Perse.

Si ces chiffres sont vraisemblablement exagérés par les historiens, ils nous rendent compte toutefois du rôle important des communautés syro-palestiniennes dans la vie commerciale et industrielle de la région.

En 643, année de l'invasion arabe, Van et sa région appartenaient au roi Theodoros Rštuni (7): de cette époque, correspondant à la période dite formative ou paléochrétienne de l'architecture arménienne, on connaît un petit nombre de bâtiments de culte, récemment découverts au Sud-Est et au Nord du lac, témoignant d'une intense vie civile et religieuse, ainsi que d'un très haut niveau culturel et technique dans l'activité architecturale (8); mais aucune trace de cette activité n'est visible dans les pauvres ruines des édifices arméniens de la ville. Ce n'est qu'au IX[e] siècle que, l'Arménie libérée du joug arabe, Van devint un des centres les plus importants du royaume des Arcruni, une famille princière, dont le fief héréditaire se trouvait à Hadamakert

(7) Au VII[e] siècle, la région de Van s'appelait encore Tosp (voir note 1). V. S. Eremyan, *Hayastan əst «Ašxarhacʿoycʿ» (L'Arménie d'après l'Ašxarhacʿoycʿ)* Erévan, 1963, carte.

(8) On rappelle, parmi les monuments les plus importants, datés du VII[e] siècle, Arcuaber (J. M. Thierry, «L'église arménienne de la Mère de Dieu d'Arcuaber», *Cahiers Archéologiques,* XXV (1976), pp. 39-76) et Soradir (T. Breccia Fratadocchi, *La chiesa di S. Ejmiacin a Soradir,* Rome, 1971).

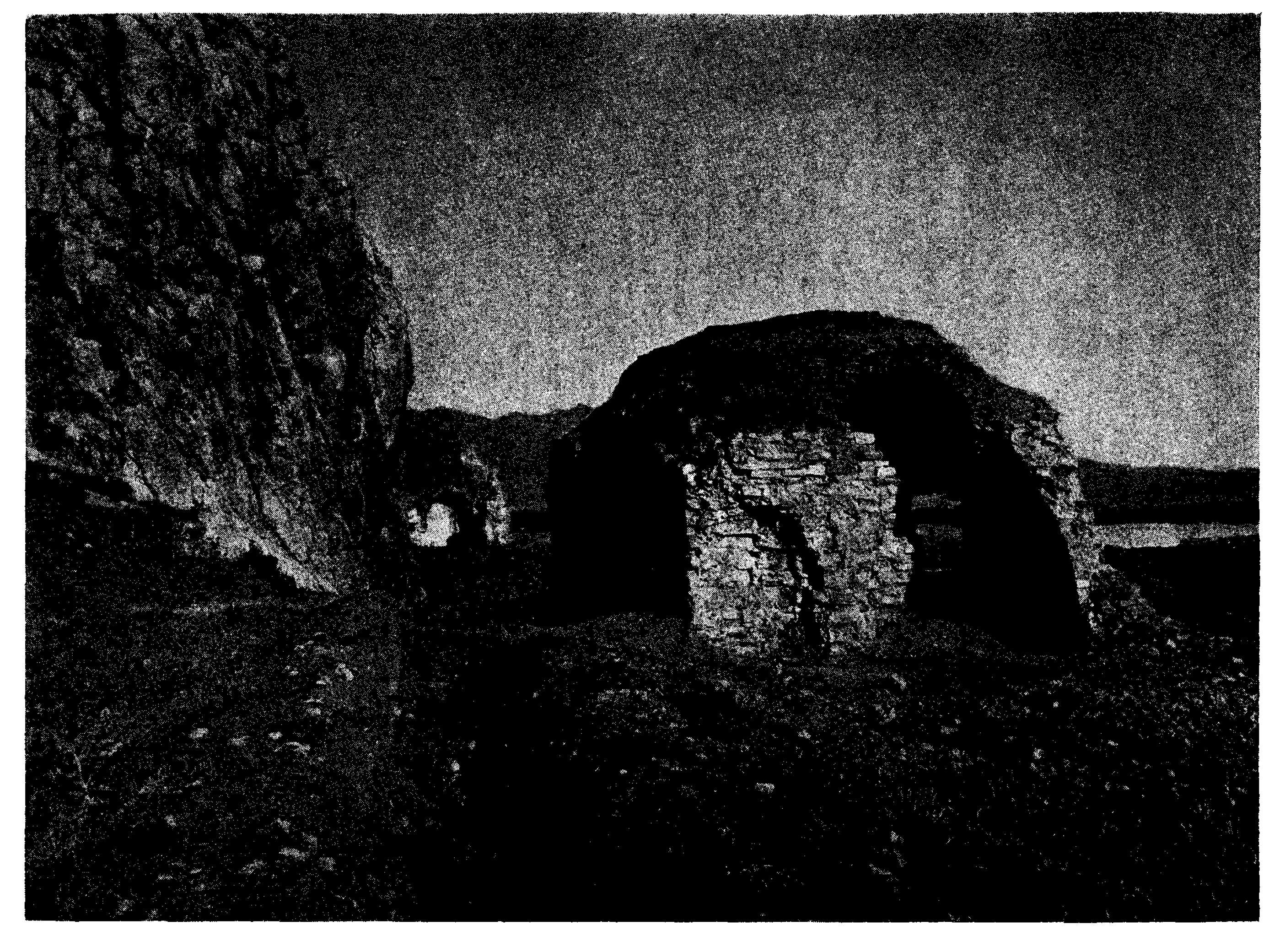


Fig. 4. Van. Vue partielle du rocher et des ruines des églises arméniennes de S. Tiramayr (Mère de Dieu) et S. Vardan (photo Breccia) (1967).

dans l'Ałbak (9): sous cette dynastie Van acquit le rôle de capitale administrative (10), Vostan était le siège de la résidence princière, alors que l'île de Ałt'amar accueillait le mausolée royal (édifié

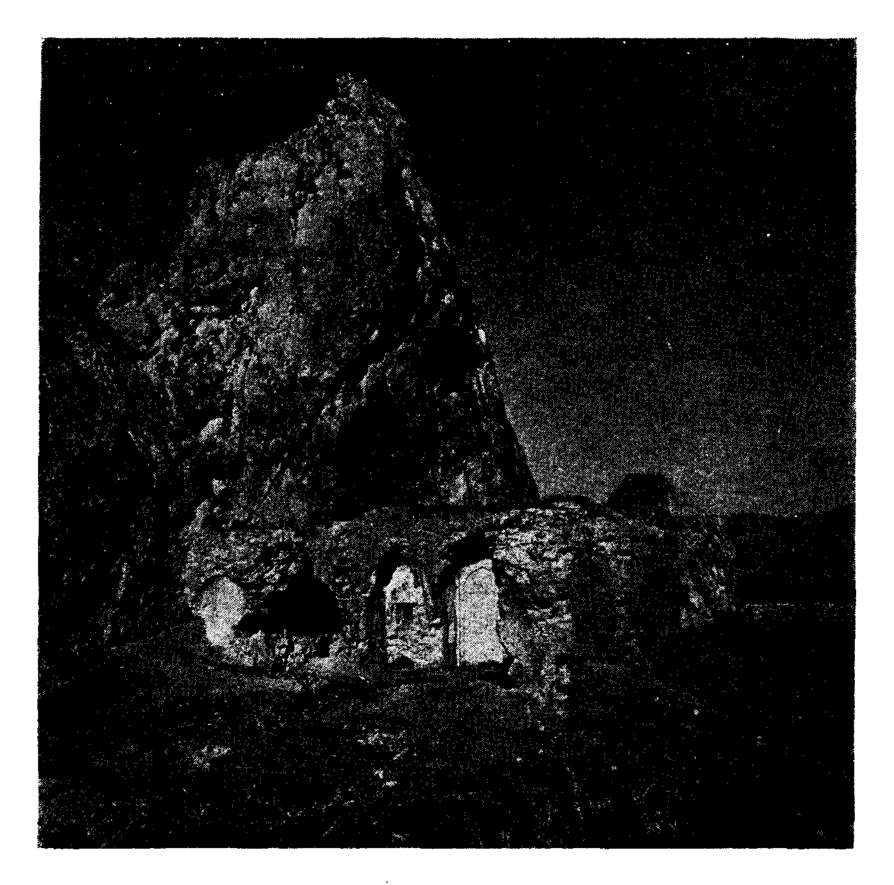


Fig. 5. Van. Les restes de l'église de S.Vardan au pied du rocher (photo Breccia) (1967).

en 915-21 par l'architecte Manuel) qui fut plus tard transformé en centre religieux et siège de patriarches.

(9) V. Minorsky, «Wan», *Encyclopédie de l'Islam*, 1ère éd., Leyde-Paris, vol. IV (1934), pp. 1178-1180.

(10) Sous les Arcruni, Van fut appelée à jouer un rôle primaire dans le commerce international intéressé aux routes de l'Arménie méridionale. Elle appartenait au groupe des villes commerçantes situées sur les deux côtés de la frontière

T'ovma Arcruni, l'historien de la famille royale dont il était membre, après avoir défini Van comme ville de la moitié du IXe siècle, et l'avoir identifiée avec les autres toponymes de Vantosp et de Ville de Sémiramis, en parle comme de la plus belle, riche et glorieuse de tout le Vaspurakan.

Il ne manque pas de célébrer l'activité déployée par le roi Gagik pour l'embellissement de sa capitale: outre l'édification de quelques églises, l'historien mentionne le même roi comme bâtisseur de maisons dotées de «salles de plaisance ornées d'or et environnées de retranchements», pour compléter l'oeuvre commencée par son père Derenik. Parmi les grands travaux d'équipement, il rappelle la construction d'un aqueduc souterrain à travers la plaine pour amener à la ville les eaux du Mont Varag, et d'un escalier de grosses pierres pour monter jusqu'à la citerne aménagée dans le rocher, dans la citadelle (11).

Le rôle et la dimension physique feront donc de Van la ville la plus vaste du Vaspurakan, qui sera définie *Mayrak'ałak'* (c'est-à-dire ville-mère ou métropole) par deux auteurs du Moyen Age (12).

Il faut remarquer, toutefois, que, si Van était importante dans sa région, ses dimensions étaient très modestes par rapport aux grandes villes du Moyen Age, Dvin, Ani, Arcn: ce qui n'échappait même pas aux contemporains si, par exemple, le continuateur de l'histoire de T'ovma Arcruni parle de la ville en terme de *Mec Awan*, qui peut être traduit par Gros Bourg (13).

Un autre facteur de croissance de Van médiévale fut en tout cas le développement qui y eut l'industrie du charbon et de la métallurgie,

séparant le royaume arménien des émirats musulmans sujets aux califes de Baghdad. Les principaux de ces centres étaient, outre Van, Berkri, Vostan (Gevaş), Arčeš (Erciş), Manazkert (Malazgirt), Xlat' (Axlat), Bałeš (Bitlis), Arzan, Miyafarkin (Silvan), Amida (Diyarbakir). Ces données synthétiques proviennent de: H. Manandian, *The Trade and Cities of Armenia in Relation to Ancient World Trade*, trans. N. Garsoïan, Lisbonne, 1965, p. 148. (Édit. originelle: *O torgovle i gorodax Armenii v sviazi s mirovoj torgovlej drevnix vremen*, Erévan, 1930, 1954[2]).

(11) T'ovma Arcruni, *Histoire des Arcruni*, trad. par M. Brosset, S. Pétersbourg, 1874, t. I, pp. 203-205.

(12) Il s'agit de Šahpuh Bagratuni (Xe siècle) et d'un colophon de manuscrit daté de 1119, cités dans: B. Ařakelyan, *Kalaknerə ev arhestnerə Hayastanum XI-XIII dd.* (*Les villes et les professions en Arménie du XIe au XIIIe siècle*), Erévan, 1958, p. 93. Je remercie le P. Léonce Khosdegian, pour la traduction de cet ouvrage et des autres textes en arménien que j'ai utilisés pour mon étude.

(13) T'. Arcruni, *op. cit.*, p. 248.



Fig. 6. Van. Vue rapprochée de l'église de S. Vardan (photo Breccia) (1967).

entre le IX[e] et le XIII[e] siècle: ce qui entraînait entre autres un haut niveau de spécialisation dans l'art de tailler et polir la pierre (14), c'est-à-dire dans la production de matériaux de construction de bonne qualité, très appropriés à la mise en oeuvre sous forme d'appareils réguliers, solides et agréables à la vue. Voilà l'un des caractères de l'architecture médiévale arménienne, qui devait être présent dans les oeuvres de cette période, et qui s'est souvent perdu par la suite, surtout au Vaspurakan.

Il s'agit en conclusion d'une époque où la ville connut sans doute un certain épanouissement, elle se donna un nouveau système de fortifications et s'enrichit d'édifices importants dont un certain nombre d'églises: mais les rares images que nous conservons de ceux-ci (15) et les vestiges délabrés qu'on peut encore observer sur place (16) ne permettent pas d'en reconnaître les éléments originaires.

Au XIe siècle, la population arménienne de Van connut un important affaiblissement numérique parce que la ville, en tant que chef-lieu d'une région sur le confin oriental de l'Empire byzantin, fut cédée, entre 1004 et 1020, à l'Empereur Basile II, par l'Arcruni Senekʻerim, en échange d'un fief dans la région de Sébaste (Sivas) où 14.000 familles arméniennes suivirent le roi (17).

Van devint alors le siège d'un des évêchés byzantins du Vaspurakan, dont l'église était dédiée à la Mère de Dieu (Tiramōr) (18) et resta entre les mains des Grecs jusqu'à la bataille de Mantzikert (1071).

Commence, après cette date, l'occupation de l'Anatolie orientale par les Seldjouks, et l'établissement dans la région des tribus turkomanes du Mouton Noir (Qaraqoyunlu) qui laissaient toutefois l'administration des villes à des begs kurdes: encore une époque qui est presque sans traces pour l'histoire de l'urbanisme de Van, exception faite pour

(14) B. Aṙakelyan, *op. cit.*, pp. 934.

(15) Remonte à cette époque, aussi, l'édification des premières églises du couvent de Varag inférieur, S. Sopʻia (X[e] siècle), S. Yovhannēs (X[e] siècle), S. Astvacacin (XI[e] siècle) (voir J.-M. Thierry, «Monastères arméniens du Vaspurakan», III, *REArm*, 6 (1969), pp. 145-152), l'église triconque du complexe de Varag supérieur (documents personnels inédits), ainsi qu'un certain nombre d'églises, surtout conventuelles, de la même région, (voir J.-M. Thierry, «Monastères...», I à IX, *REArm*, 4-12 (1967-1977), *passim*).

(16) Voir les photos et les dessins dont je donne la référence aux notes 50 et 57.

(17) Minorsky, *op. cit.*, p. 1179.

(18) Voir à ce propos: J.-M. Thierry, «Note de géographie historique sur le Vaspurakan», *Revue des Etudes Byzantines*, 34 (1976), p. 164.

la Grande Mosquée (Ulu Djami) construite probablement à la fin du XII[e] siècle (19) et aujourd'hui presque complètement détruite.

En 1387, après une longue résistance de la garnison turkomane, Van fut prise, pillée et rasée par les Mongols de Tamerlan, mais on apprend qu'à cette occasion les murs de la forteresse résistèrent aux tentatives de démantèlement.

Ensuite, à partir du début du XVI[e] siècle, la ville passa sous les Safavides de Perse, sauf pour de temporaires occupations de la forteresse par des chefs kurdes. Après 1534, Van tomba enfin sous la souveraineté des Turcs ottomans qui transformèrent le rocher en une des plus importantes places fortes de l'Empire (20), la possession de la ville revenant alternativement aux Turcs et aux Kurdes.

Les Ottomans en gardèrent en tout cas le pouvoir nominal pendant presque quatre siècles, sauf une courte parenthèse en 1634, lorsque Van fut prise par les troupes iraniennes de Shah 'Abbas II.

Une série de tremblements de terre entre les mois de mars et de mai 1648 provoquèrent l'écroulement parfois définitif d'un grand nombre de ses maisons, ainsi que d'une partie de ses vétustes monuments religieux, églises et mosquées médiévales.

Pendant cette longue période historique de dépendance, la communauté arménienne de Van, descendante des sujets des Arcruni, partagea la ville avec d'autres communautés plus ou moins importantes et organisées: des Turcs, des Kurdes, des Persans, des Yezidis, des Circassiens parmi les musulmans, des Nestoriens et des Chaldéens parmi les Chrétiens, des Juifs, etc. Mais elle garda toujours son rôle de forte minorité, sinon de majorité relative, active surtout dans le commerce, l'artisanat, l'agriculture, alors que l'administration et la police revenaient, comme d'habitude dans l'Empire Ottoman, à l'élément islamique (21).

Cette même époque marque aussi une certaine reprise de l'activité constructive des Arméniens soit dans la ville, soit dans la région environnante, qui s'illustre par l'expansion culturelle d'importants centres

(19) T. Talbot-Rice, *The Seljuks in Asia Minor*, Londres, 1961, p. 198; voir aussi les notes 50 et 57.

(20) Les ouvrages défensifs crénelés, très partiellement conservés, qui s'observent sur la crête du rocher (Fig. 2, 10, 11, 15, 17, 24, 25, 28), appartiennent en général à la fortification ottomane.

(21) M. K. Krikorian, *Armenians in the Service of the Ottoman Empire 1860-1905*, Londres, 1977, pp. 102-106.

religieux sur les collines autour de la plaine de Van: surtout le grand couvent de Varag en activité incessante depuis sa fondation au Xe siècle (22).

Revue de documents publiés (1806-1930)

Pour disposer d'un système de témoignages directs sur la structure urbaine de Van, ou tout au moins de renseignements concrets sur sa conformation physique, il nous faut attendre les premières décennies du XIXe siècle.

Les oeuvres géographiques du Père Mékhitariste Łukas Inčičean (Indjidjian) (23) ouvrent la série de descriptions générales du territoire arménien, à qui il faut recourir pour toute étude de topographie historique.

Le premier de ses deux ouvrages, édité en 1806 (24), moins connu que l'autre, et moins détaillé en ce qui est l'Arménie, assume une importance spéciale pour nous, du fait qu'il contient la première image de la ville de Van, qui ne figurera pas dans le livre de 1822 (25).

La gravure (Fig. 7) au trait fin et naïf, nous apparaît carrément fantaisiste, dénonçant une connaissance très indirecte du site et de la ville, transformés en une sorte de château idéal, géométrisé et schématisé.

L'idée du château, confirmée par la simple didascalie «Vanaberd» se réalise par un aménagement de base à double enceinte et tours rondes (renfermant un petit village dominé par une sorte de minaret à croissant) et par une deuxième forteresse sur le sommet d'un piton rocheux de forme grosso modo cylindrique (renfermant plusieurs éléments verticaux surmontés aussi de croissants).

(22) Voir note 65.

(23) Ce père Mékhitariste, qui ne visita pas les territoires de l'Arménie historique, rassembla, compara et ordonna, avec une attitude de géographe scrupuleux et moderne, toutes sortes de témoignages directs des voyageurs et des religieux qu'il eut la possibilité de rencontrer, pendant de longues décennies, à Istanbul et à Venise.

(24) Łukas Inčičean, *Ašxarhagrutʻiwn čʻoricʻ masancʻ ašxarhi (Géographie des quatre parties du monde)*, Venise, 1806, vol. I, pp. 138-143. Je saisis l'occasion pour remercier le Père Isaac (Sahak) Djemdjemian, Recteur du Collège des Mékhitaristes de Rome, qui m'a signalé cet ouvrage et m'a fourni d'autres informations et suggestions que j'ai utilisées dans cette étude.

(25) Ł. Inčičean, *Storagrutʻiwn hin Hayastaneaycʻ (Description de l'Arménie ancienne)*, Venise, 1822, pp. 178-193; (autre édition, Venise 1835; trad. italienne par G. Cappelletti, Turin, 1841, trad. française par J. Saint-Martin, Paris 1848).

Malgré le manque complet de ressemblance avec la réalité que nous connaissons par les autres images qui paraîtront au cours des

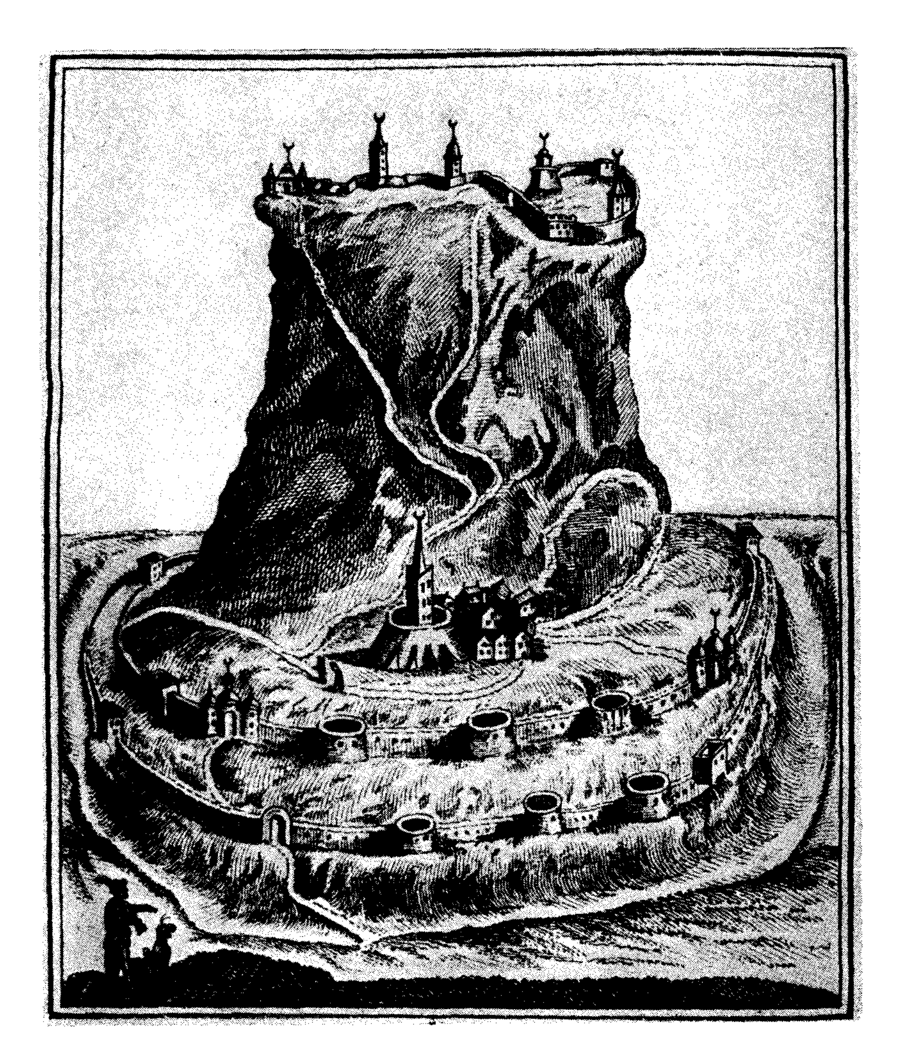


Fig. 7. «Vanaberd» (Château de Van), d'après Inčičean (1806).

décennies successives (Fig. 10 à 17), il faut toutefois reconnaître à l'artiste et à sa source d'inspiration une bonne capacité de synthèse dans l'individualisation des différents éléments de la ville et de leurs rapports mutuels, c'est à dire: l'existence d'une ville haute et d'une ville basse,

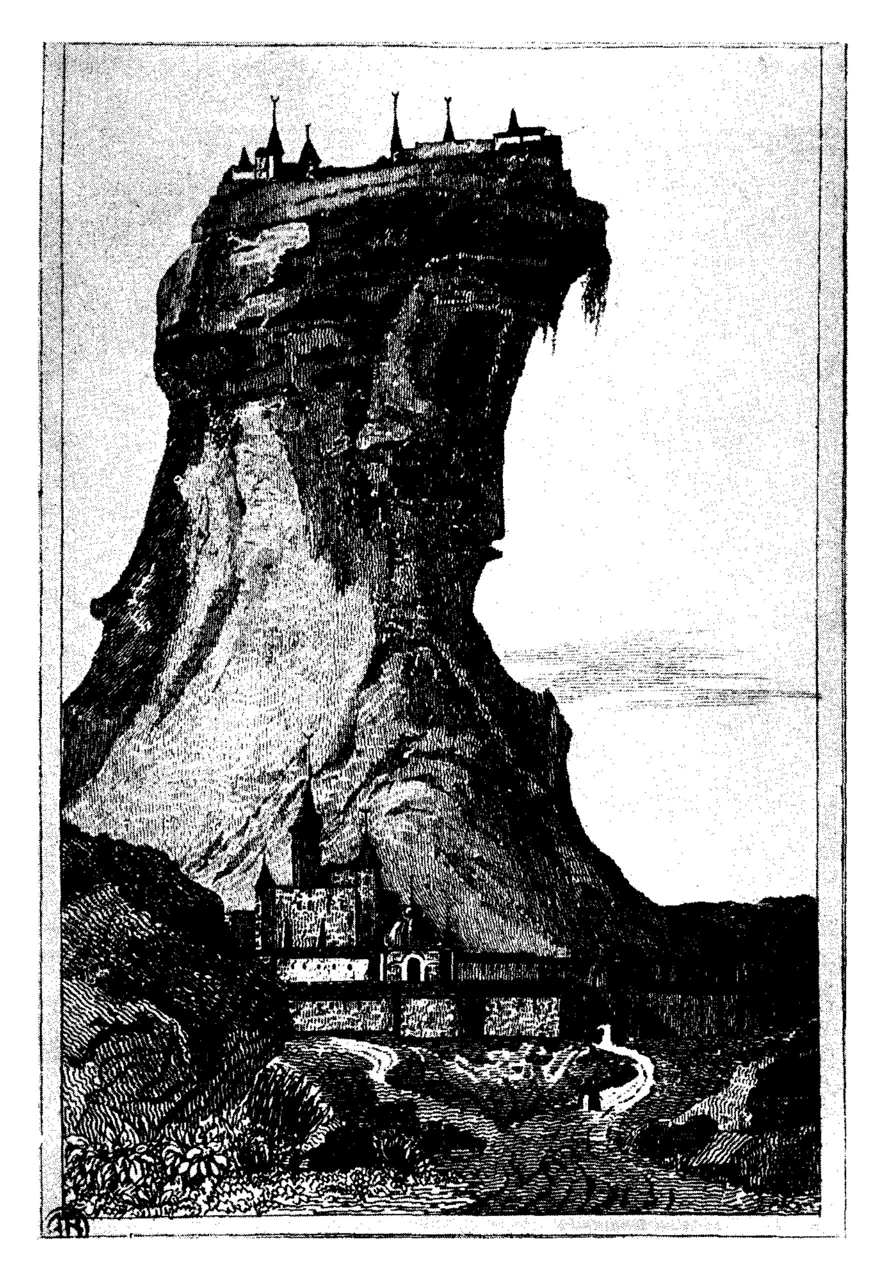


Fig. 8. «Château de Semiramis à Van», d'après Boré (1838).

toutes les deux fortifiées, la présence de monuments religieux musulmans à l'intérieur de deux enceintes, la présence de chemins escarpés reliant les deux agglomérations, l'existence d'une double enceinte à tourelles, protégée d'un fossé, autour de la ville basse.

Les différentes parties de la ville sont quand même très bien mentionnées dans la description littéraire qui accompagne la gravure et forme, à vrai dire, le principal intérêt de l'auteur.

Ce texte, pour être l'un des plus anciens sur ce sujet, n'est pas moins détaillé et précis que la plupart de ceux qui le suivront et s'en serviront de source.

Outre les données statistiques sur le nombre de maisons (15.000), d'habitants arméniens (2.000), de soldats turcs (100-150), une tendance à la précision pousse l'auteur à nous énumérer un certain nombre d'édifices publics dont les églises arméniennes: huit à l'intérieur de l'enceinte: S. Tiramayr (ou S. Nšan), S. Petros, S. Pōłos, S. Ējmiacin, S. Sahak, S. Step'anos, S. Vartan, S. Ciranavor Astuacacin; quatre dans la zone des jardins: Haykavank', S. Yakob de Mecpin, Arark', Hangiwsner. Mais, faute d'un plan d'ensemble sur quoi localiser ces édifices, nos connaissances des lieux et des espaces urbains n'ont aucune possibilité de se former.

Il faut dire, d'autre part, que les notions géographiques et topographiques sur l'Arménie n'ont pas dû progresser sensiblement au cours de ces premières décennies, si encore en 1838 les idées sur la morphologie réelle du site de Van (et de pas mal d'autres sites du pays) étaient aussi approximatives que les images illustrant l'ouvrage de Boré (26).

Dans ce livre, assez vraisemblable là où il relate par exemple que la ville comptait de quinze à vingt mille habitants, et assez fidèle dans la référence qu'il donne des textes de Movsēs Xorenac'i et de Inčičean, la planche 4 (Fig. 8) nous offre au contraire un autre spécimen typique de ce que devait être le goût de l'illustration romantique, basée sur de vagues références iconographiques et complètement dépourvue d'objectivité, accompagnant souvent la littérature géographique de l'époque.

En effet l'artiste (27) a tenté une libre interprétation et exagéra-

(26) E. Boré, *Arménie*, collection «L'Univers, ou histoire et description de tous les peuples, de leurs religions, mœurs, coutumes, etc.», Paris, 1838, pp. 16-18, qui parut en même temps en éditions anglaise, allemande, italienne.

(27) La gravure de l'édition française (face page 18) est signée: Vanderbuch del. Lepht sc.

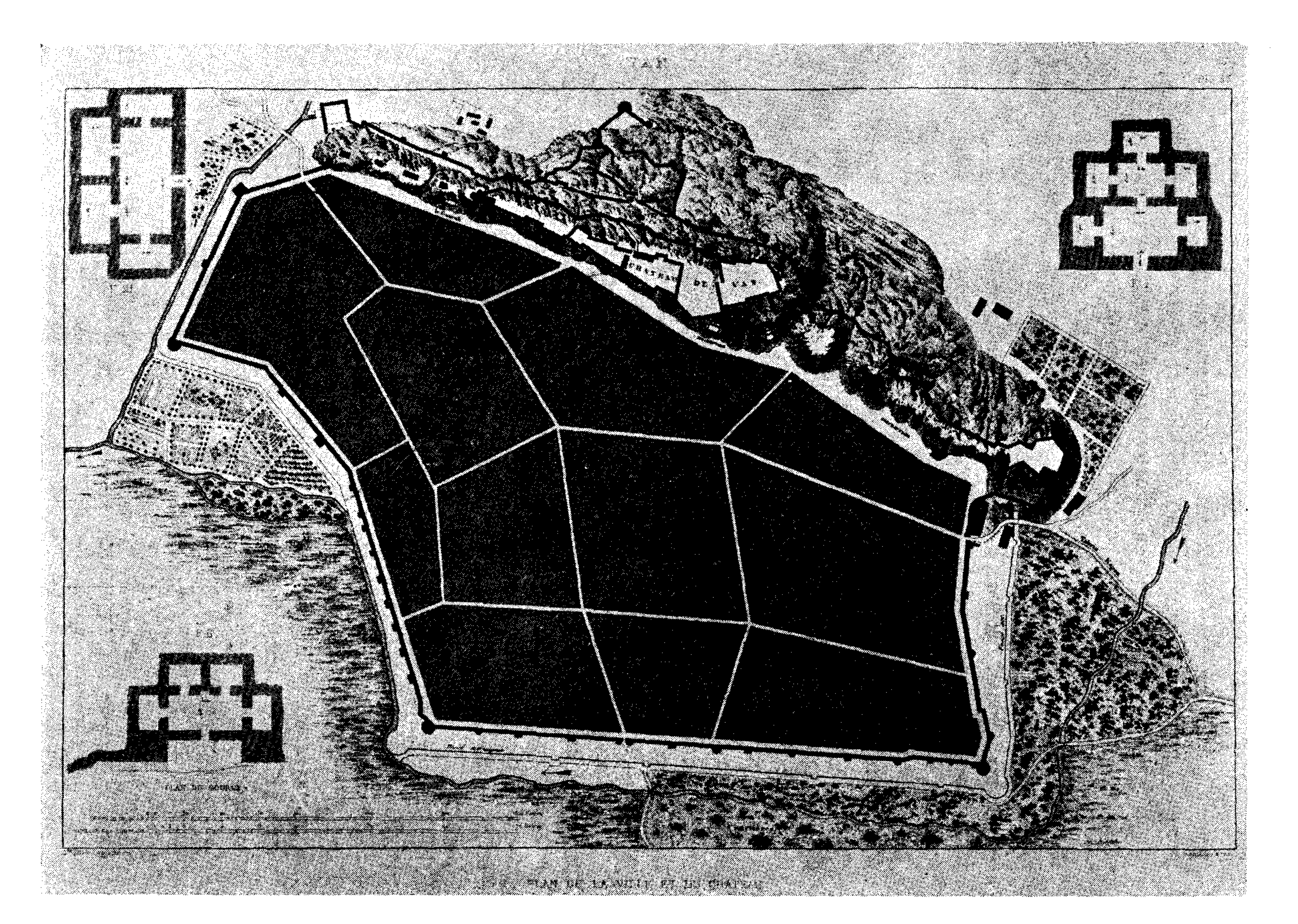


Fig. 9. Van. «Plan de la ville et du château», dessin de Ph. de Laguiche, d'après Texier (1852).

tion des éléments figurant dans la gravure publiée par Inčičean; (comme il a dû le faire par exemple pour l'élaboration des autres gravures illustrant Erzeroum, Bayazid, Bitlis, Erévan, etc.) de sorte qu'on a de la peine à reconnaître la longue silhouette en croupe de dinosaure, qui est celle du rocher de Van, dans le court piton en forme de champignon sur lequel repose, tel un château de fables, un groupe de tours à flèches, surmontées de croissants, lorsque'un deuxième ensemble de murs, de coupoles et de tourelles jaillit à la base du rocher.

La didascalie «Château de Sémiramis à Van», ajoutant à l'intention fabuleuse de l'artiste, fait de cette gravure plutôt un exemple de l'imagerie de voyage, qu'un véritable document sur l'état de la ville à cette époque.

Cependant, une lecture plus attentive du dessin nous permet d'observer, là aussi, la psésence d'un certain nombre d'éléments réels, quoique radicalement transformés dans leurs coordonnées de forme et de dimension: un procès de décomposition et recomposition de l'image qui ne manque pas d'aboutir à une interprétation efficace et agréable de la singularité du site.

Il faut rappeler, d'autre part, que les premiers voyageurs européens admis à visiter ce coin lointain de l'Empire Ottoman n'étaient pas poussés, en général, par un intérêt spécifique pour la ville médiévale arménienne qui se cachait sous ses transformations successives; ils s'occupaient plutôt des vestiges antiques, représentés à Van par les inscriptions cunéiformes, les murailles et les tombeaux rupestres ourartéens, formant à cette époque un domaine de recherche archéologique fort intriguant, quoique très mal connu (28).

Les villes et même les monuments du Moyen Age arménien n'avaient encore attiré l'attention ni des voyageurs, ni des spécialistes (29)

(28) Appartiennent à ce groupe, entre autres, les recherches de l'allemand F. Schultz qui arriva à Van en 1827, y effectua plusieurs relevés, et fut malheureusement assassiné par des brigands kurdes en 1829. Ses études furent publiées à titre posthume: F. E. Schultz, «Mémoires sur le lac de Van et de ses environs», *Journal Asiatique,* IX (1840), pp. 257-323.

(29) Le peu d'intérêt pour les monuments arméniens jusqu'à une époque bien plus récente paraît confirmé, par exemple, par la notice rédigée à propos d'une stèle ourartéenne remployée dans une église du VIIe siècle, sans que l'auteur (Belck, 1893) se préoccupe de donner la moindre information sur l'édifice dont elle faisait partie: voir J.-M. Thierry, «L'église ..... d'Arcuaber», *op. cit.,* note 7, p. 39.

L'ouvrage de Texier (30) ouvre la série des descriptions illustrées de gravures réalistes offrant les premiers documents «scientifiques» sur les caractères et l'état de conservation de la ville dans la deuxième moitié du XIXe siècle.

Le volume de planches accompagnant les deux tomes du texte du voyageur français comprend non seulement trois vues générales (les planches 36, 37 et 38) (Fig. 10, 11, 12) prises du côté Est, Sud, et Ouest, c'est-à-dire face aux trois portes de Van, mais aussi, ce qui est plus important, le premier plan de la ville proprement dite (planche 35) (Fig. 9), avec une partie de ses voisinages immédiats, ainsi que l'extension complète du rocher et de son système de défense, dont la citadelle, appelée «Château de Van» (31).

Une lecture attentive de ces quatre documents graphiques et des didascalies qui les illustrent, nous fournissent un grand nombre d'informations qui sont très détaillées surtout pour la citadelle et l'aménagement du rocher.

Pour ce qui est de la ville basse, on est certain de l'existence d'une enceinte double, pas trop élevée mais couronnée d'une série continue de créneaux; cette enceinte, de forme polygonale irrégulière, était renforcée aux angles par des tours carrées ou rondes, également crénelées, et protégée par un fossé.

Aux extrémités Nord-Ouest et Est, le mur se soudait au rocher et continuait par un complexe système de fortifications courant sur la crête et sur le versant Nord de la falaise.

On accédait à la ville basse par trois portes: Iskele Kapusu (la porte de l'Echelle), Orta Kapusu (la Porte Moyenne), Tabriz Kapusu (la Porte de Tabriz).

Le plan donne d'ailleurs très peu de détails sur l'organisation spatiale de la ville, dont la surface présente une mosaïque d'îlots de forme polygonale qui, pour être visiblement inexact, n'exprime pas moins, schématiquement, l'existence d'un réseau de rues et ruelles irrégulier.

Des inscriptions sur le plan même donnent la position approxi-

(30) Ch. Texier, *Description de l'Arménie, la Perse, et la Mésopotamie*, Paris, 1842-1852.

(31) La planche 35 est dessinée par Ph. de Laguiche, les planches 36 et 38 par R. de la Bourdonnaye, la planche 37 par l'auteur de l'ouvrage, Ch. Texier. Toutes sont gravées par Lemaître. La planche 35 est illustrée par une longue didascalie figurant à la page 152 du vol. I; pour les autres, il existe des didascalies plus courtes.

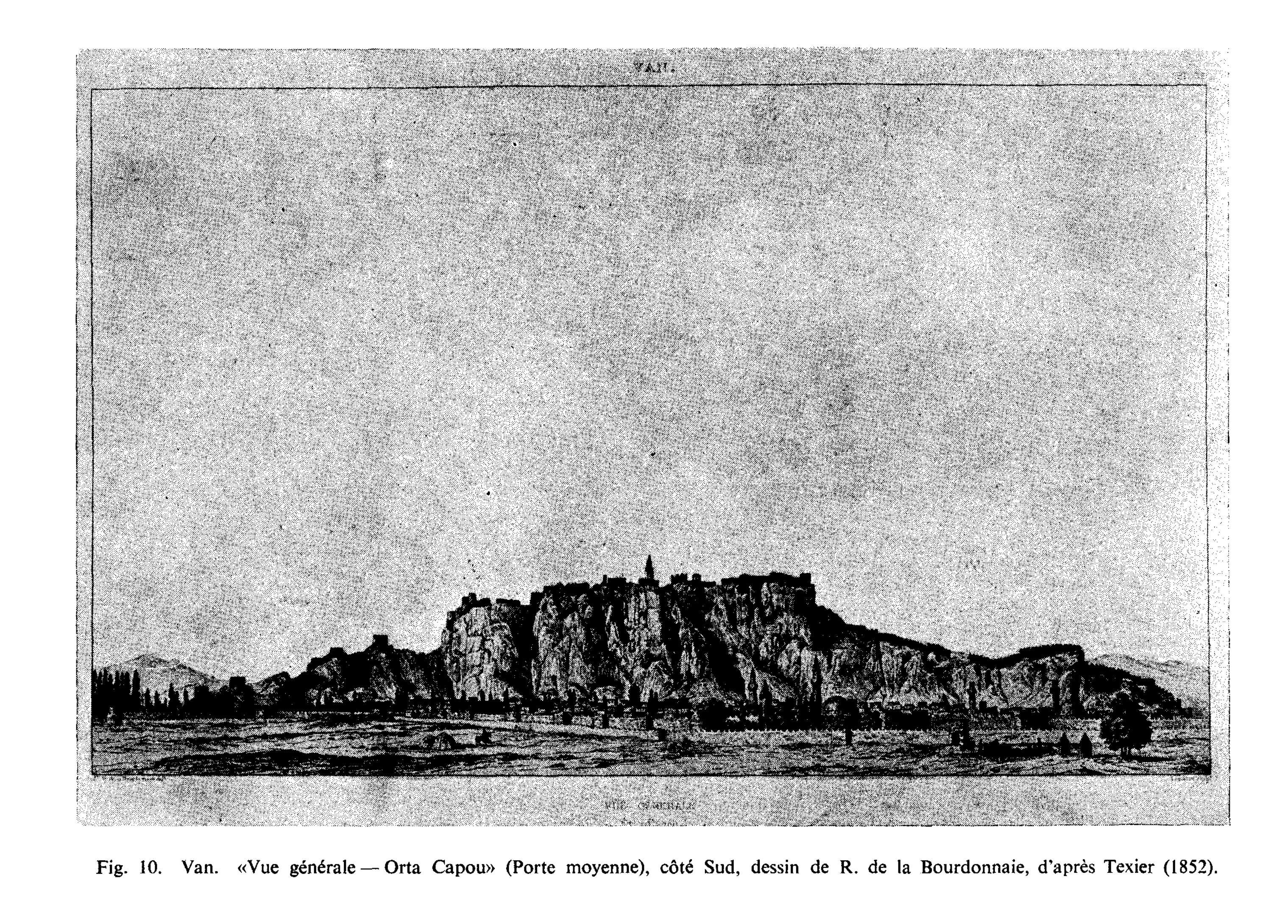


Fig. 10. Van. «Vue générale — Orta Capou» (Porte moyenne), côté Sud, dessin de R. de la Bourdonnaie, d'après Texier (1852).

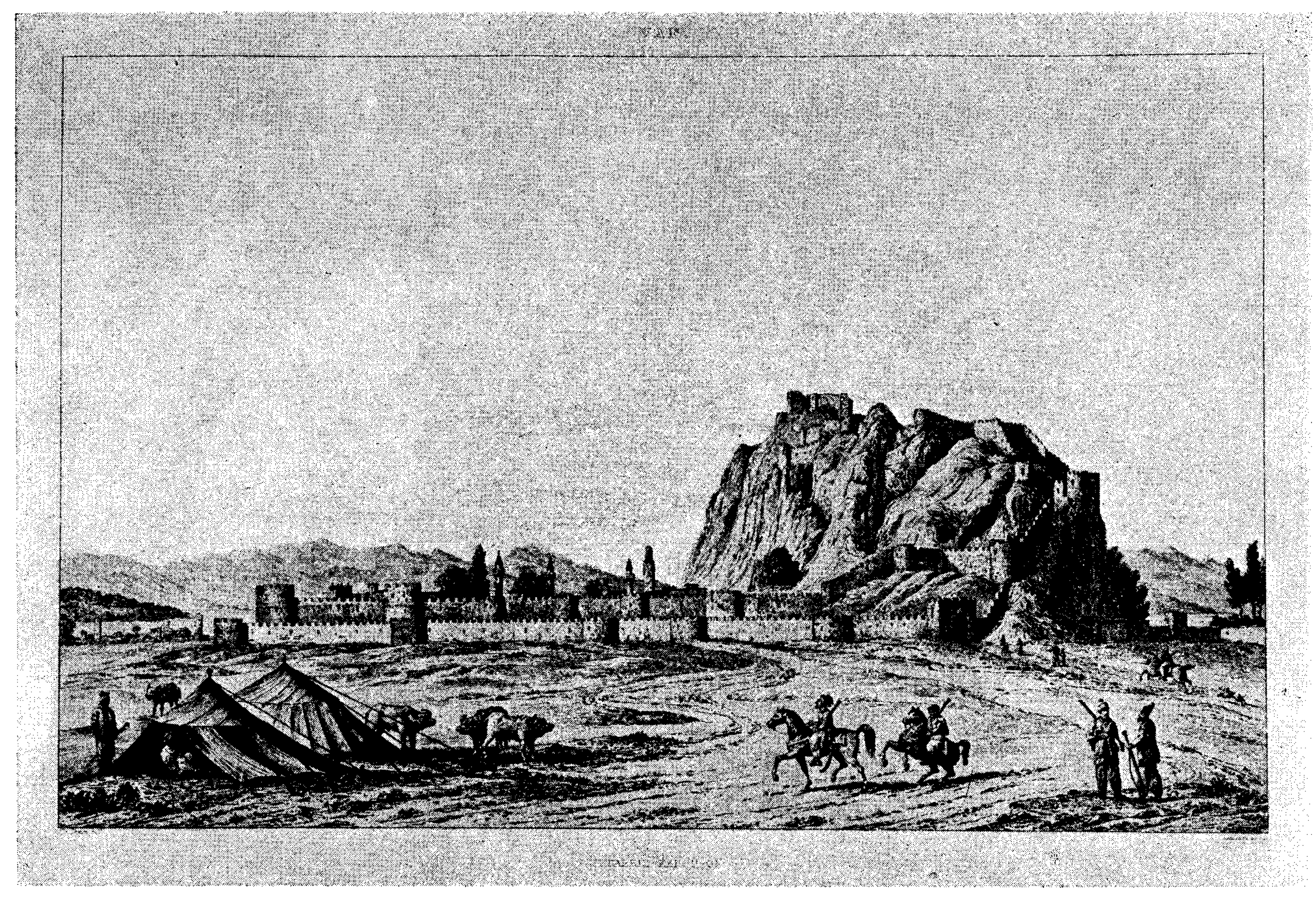


Fig. 11. Van. «Tabriz-Kapou-si» (Porte de Tabriz), côté Est, dessin de Ch. Texier, d'après Texier (1852).

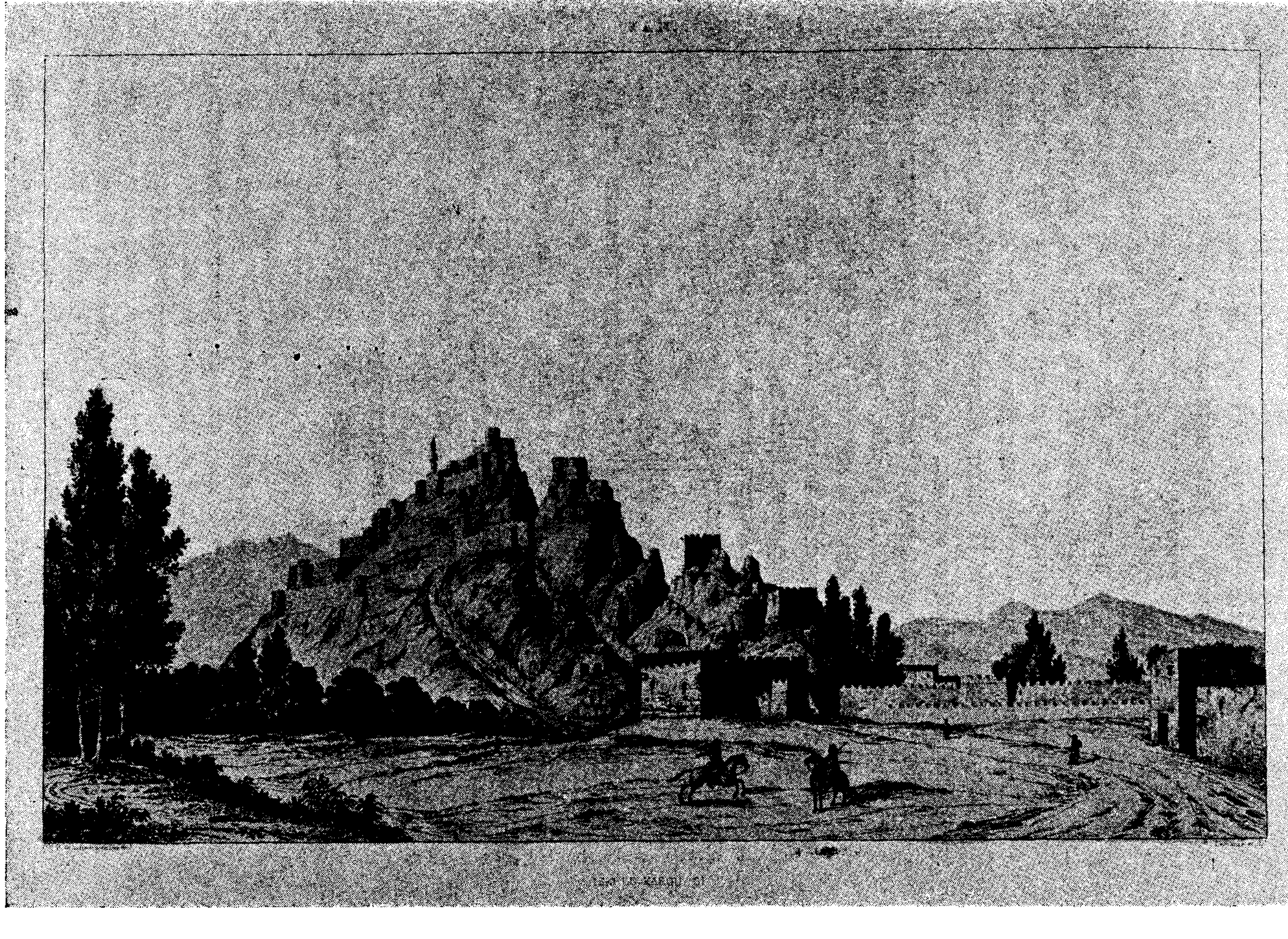


Fig. 12. Van. «Iskélé-Kapou-si» (Porte de l'échelle), côté Ouest, dessin de R. de la Bourdonnaie, d'après Texier (1852).

mative d'une mosquée (presqu'au centre de la ville), d'un caravansérail (près de la Porte Moyenne) et d'un bazar (près de la porte de Tabriz), mais aucune indication graphique ne montre la position exacte et l'emprise planimétrique de ces édifices typiques des villes orientales. Une autre série d'inscriptions nous donne aussi une information importante sur l'organisation des différents quartiers, destinés aux trois communautés principales: les dictions «Quartier des Kurdes» à gauche, «Quartier turc» en bas au milieu, «Quartier des Arméniens» à droite, là encore, toutefois, aucun élément graphique n'exprime ni les limites, ni les caractères spatiaux de ces unités urbaines.

Les vues générales sont mois réticentes à ce propos; pour ce qui est de l'aménagement spatial de la ville, la planche 36 (notre Fig. 10) nous donne pour la première fois ses traits essentiels: la silhouette distincte du long rocher aux parois verticales formant la toile de fond de la ville basse, et le développement horizontal de celle-ci.

L'existence de quatre mosquées est aussi signalée par les quatre minarets cylindriques qui figurent soit sur la planche 37 (notre Fig. 11) soit sur la planche 36.

Celle-ci montre en même temps que deux de ces mosquées étaient coiffées de coupoles hémisphériques (32) et présentent encore deux éléments verticaux émergeant de la silhouette horizontale de la ville basse, assimilables aux tambours en toit conique de deux églises arméniennes (33).

Les planches 36 et 38 (notre Fig. 12) nous indiquent d'autre part qu'un minaret cylindrique avec un şerefé (balcon) émerge à son tour du mur crénelé de la citadelle (34).

Notre connaissance de la structure physique de Van s'enrichit encore un peu de la lecture de l'ouvrage d'un autre voyageur français,

(32) Par leur position, ces éléments correspondent grosso modo aux deux mosquées avec minaret cylindrique, et aux deux autres tronçons de minarets cylindriques, qui se conservent toujours sur le site de Van ancienne (voir Fig. 1).

(33) Une de ces deux églises est, selon toute probabilité, S. Vardan.

(34) Deux des gravures de Texier seront reproduites dans le petit chapitre sur Van qui se trouve dans la première des grandes œuvres de compilation géographique rédigées par le Mekhitariste Léonce Alichan: Ł. Ališan, *Telagir Hayocʿ Mecacʿ (Description de la Grande Arménie)* Venise, 1853, pp. 49-52. Parmi les autres compilations géographiques en arménien, dédiant quelques pages à la ville de Van, il faut rappeler celle de: H. N. Sargisean, *Telagrutʿiwnkʿ i pʿokr ew i mec Hays (Description de la Grande et de la Petite Arménie)* Venise, 1864, pp. 259-264.

Xavier Hommaire de Hell (35) qui séjourna à Van en 1846, lors de son itinéraire d'Europe en Iran.

A vrai dire, la description n'est pas trop enthousiaste: car ce qui paraît le frapper davantage, c'est «la pauvreté de ses bazars, les décombres accumulés dans les rues, l'état de démolition de ses mosquées».

Cet auteur ne manque pas de rappeler la double enceinte en pierres grossièrement taillées liées par de la terre, avec des créneaux en terre aussi, mais il remarque en même temps plusieurs solutions de continuité dans l'ouvrage, et la faiblesse de l'enceinte intérieure: le fossé avait perdu, ainsi, tout caractère défensif.

Quant au tracé géométrique de l'enceinte, il parle d'un périmètre presque carré (ce qui apparaît trop approximatif par rapport à la réalité) percé de trois portes; il mentionne l'existence de deux mosquées remontant «à la domination arabe», et la présence de 2.000 maisons dont une moitié habitées par des Kurdes, une moitié habitées par des Arméniens. La cohabitation de ces deux ethnies lui paraissait d'ailleurs assez pacifique.

Bien que les activités commerciales et industrielles soient définies inexistentes, l'auteur note toutefois une certaine forme d'exploitation et d'exportation du sel et du matériau salin du lac.

Pour ce qui est de la citadelle construite sur la longue arête du rocher nummulitique «long de 800 à 1.000 mètres» dont le sommet est occupé par la mosquée Ouled Djami, le voyageur ajoute qu'elle était défendue par un grand nombre de canons et par deux mille soldats.

Un peu plus intéressantes que ces descriptions sommaires, sont pour nous les deux grandes gravures insérées dans le volume, dessinées d'après nature par Jules Laurens (36) et imprimés à Paris par Lemercier.

La planche L (notre Fig. 14) donne une vue rapprochée de la ville: le modeste paysage urbain offert par des pauvres maisons et le terrain en monticules informes au premier plan sont dominés par la présence de deux minarets cylindriques (dont celui de gauche appartient à la Grande Mosquée, celui de droite, plus haut, à la Kurşunlu Djami ou Mosquée de Plomb).

L'arrière plan de l'image est occupé par la section orientale du

(35) Xavier Hommaire de Hell, *Voyage en Turquie et en Perse, exécuté par ordre du Gouvernement Français pendant les années 1846, 1847 et 1848*, Paris, 1854.

(36) Pour une biographie de ce peintre, voir L. H. Labande, *Jules Laurens*, Paris, 1910. J. Laurens est aussi l'auteur de deux autres dessins qui seront inclus dans la description de Th. Deyrolle (voir le note suivante).

rocher qui y apparaît nettement dessiné par la silhouette du mur crénelé qui le domine, et présente encore trois éléments d'identification:

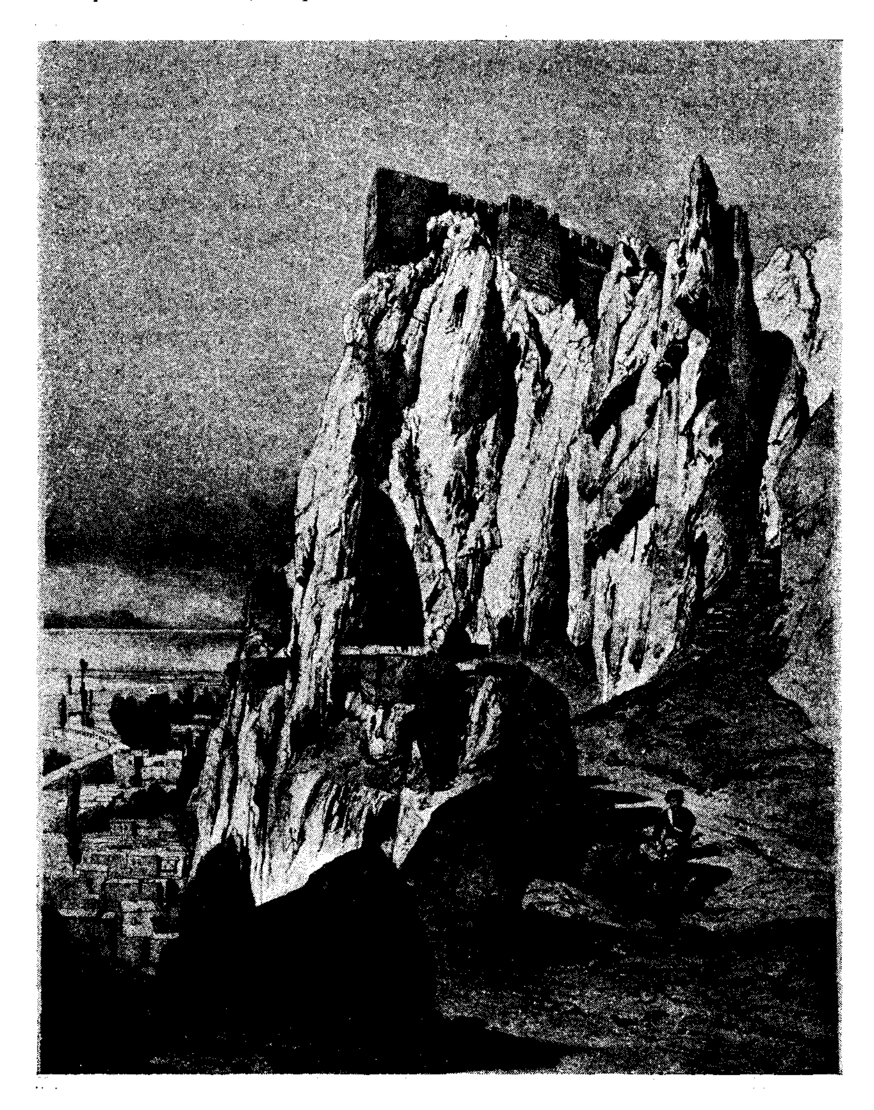


Fig. 13. «Citadelle de Vann», dessin de J. Laurens, d'après Hommaire de Hell (1854).

le minaret de la Ouled Djami — l'inscription de Xerxès, et la façade du tombeau Neft Kuyu.

La planche LI (notre Fig. 13) représente une portion de la citadelle

prise à mi-côte, là où se dresse la paroi verticale aménagée par les tailleurs de pierre ourartéens pour donner accès à la chambre sépulcrale dite Chambre Orientale. Ce tombeau est dominé par un piton rocheux surmonté d'un mur, qui surplombe un secteur de la ville en contre-bas, sans monuments remarquables.

Une autre description originelle de Van, enrichie d'un beau répertoire d'images, parut quelques années plus tard sous forme d'une série d'articles signés par Théophile Deyrolle dans un périodique de voyages de grande diffusion (37).

Cet auteur, après avoir rappelé la fondation légendaire de la ville par la reine Sémiramis, telle qu'elle nous a été transmise par Movsēs Xorenacʿi, ainsi que des événements plus récents, consacre quelques pages de son récit à ses impressions personnelles.

Il confirme dans l'essentiel la déception manifestée par Hommaire de Hell, en affirmant que Van, avec ses ruelles étroites et sales, aux ruines fréquentes, lui apparut presque morte, sauf pour son modeste commerce de sel et de peaux de chèvre.

Deyrolle est toutefois un peu plus précis lorsqu'il décrit le plan en forme de trapèze, la position de la ville accolée à la paroi Sud du rocher, l'ampleur de l'enceinte capable d'accueillir de douze à quinze mille habitants, l'existence de quelques églises arméniennes «dépourvues toutefois d'intérêt architectural» (38).

Il rappelle ensuite la grande chaleur d'été forçant les habitants à se déplacer dans la zone des jardins arrosés par de l'eau abondante qui alimentait aussi les vergers et de grands saules formant des voûtes vertes, et s'attarde à louer les fruits de ces vergers dont des oranges et des citrons, ainsi que des légumes de toutes sortes et surtout des raisins différents avec lesquels les Arméniens produisent un vin léger très agréable.

Suit une courte mention des maisons existentes en cette région, dotées de rares ouvertures sur l'extérieur, et de beaux décors intérieurs, alors que des fontaines et des jets d'eau refraîchissent les cours à portiques où poussent des raisins et des plantes grimpantes.

(37) Th. Deyrolle, *Voyage au Lazistan et en Arménie — 1869, Le Tour du Monde,* Paris, Hachette, XXIX (1875) nº 1, pp. 1-26, XXX (1875), nº 3, pp. 257-288, XXXI (1876), nº 1, pp. 369-415; édit. italienne, *Viaggio nel Lazistan e in Armenia — 1869, Il giro del Mondo,* Milan, Treves, IV (1876), nº 2, pp. 353-360, 379-384, V (1877), nº 1, pp. 43-89, 113-133, VI (1877), nº 2, pp. 65-120.

(38) Voir note 45.

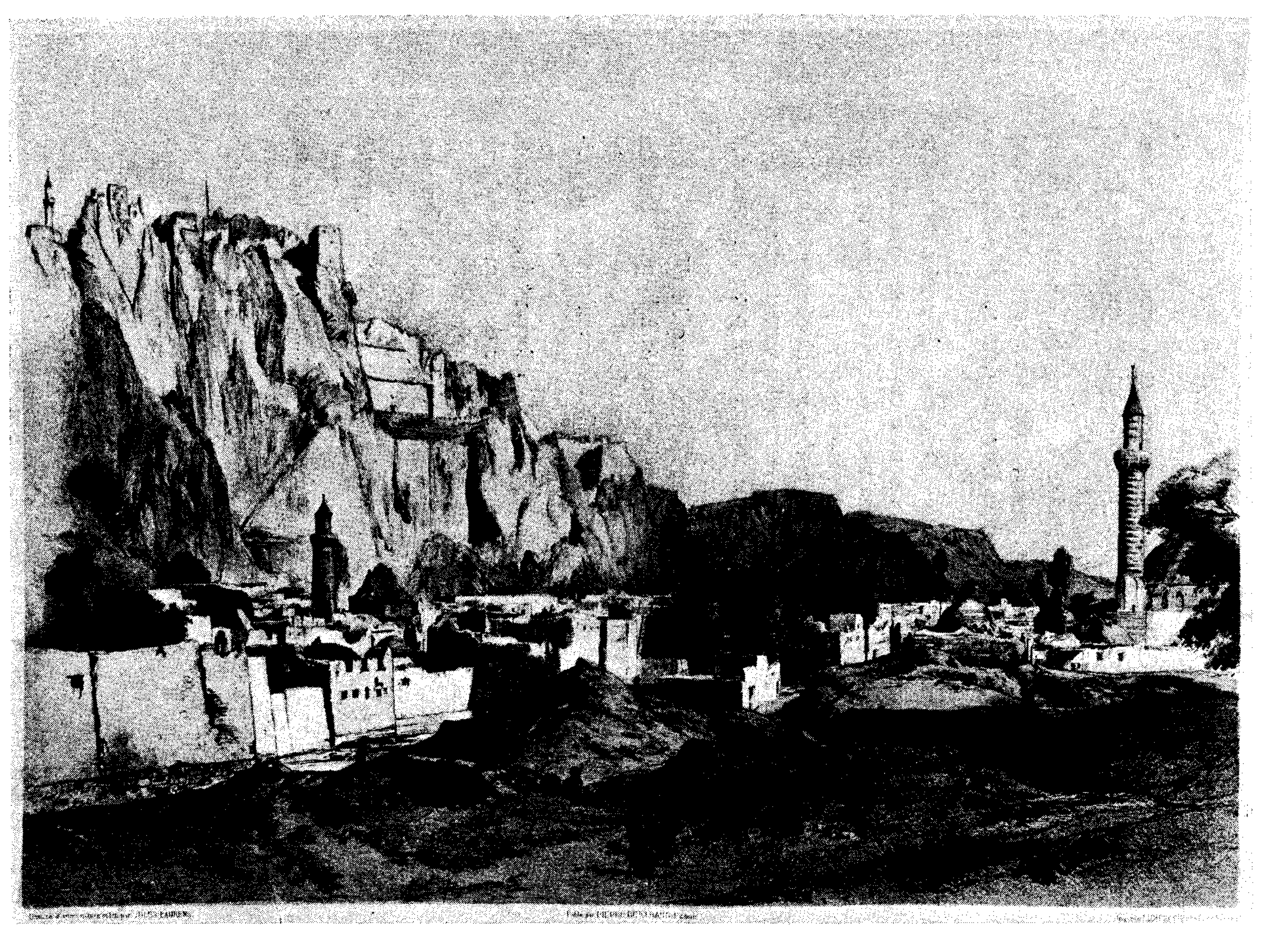


Fig. 14. «Vann», vue partielle du rocher et de la ville, dessin de J. Laurens, d'après Hommaire de Hell (1854).

Après la notice de son exploration du rocher et des inscriptions cunéiformes, ce même auteur nous donne des renseignements sur la ville et ses monuments: l'église arménienne de S. Pierre et S. Paul, un quartier de ruelles, des bazars persans dotés de caravansérails urbains, une mosquée presque ruinée (la Ulu Djami probablement).

Mais, ce qui assume un intérêt plus spécifique pour nous, c'est la série d'images accompagnant le texte: outre les deux gravures de Laurens que nous avons décrites plus haut (redessinées d'après l'ouvrage de Hommaire de Hell), Deyrolle publie deux dessins originaux de ce même peintre, ainsi qu'un certain nombre de ses propres esquisses.

On dispose, ainsi, d'une collection complète de prises de vue, soit générales, soit de détail: l'une montrant au premier plan le sommet de la forteresse, avec la Ouled Djami, contre le panorama du lac et du Sipan Dagh (Fig. 16), d'autres illustrant des secteurs de la falaise occupés par des vestiges ourartéens, d'autres encore consacrées plutôt à la ville basse, telle la silhouette complète de l'enceinte et du rocher vue du Sud (Fig. 15), la vue rapprochée sur les ruines d'une mosquée identifiable avec le Ulu Djami (Fig. 18), une autre vue sur la place dite At-Meidan (la place des Chevaux) (38a) où figurent deux mosquées à coupole et minaret cylindrique, dont le plus proche s'appelle Kurşunlu Djami (Fig. 19) ainsi qu'une vision générale du rocher, prise du Nord (Fig. 17).

Parmi les autres livres de voyages de cette époque, on peut rappeler celui de Henry Binder, dédiant tout un chapitre à la description de son séjour à Van (39); ce récit, intéressant là où il remarque la fonction défensive des grands espaces libres entre l'enceinte de la ville et les jardins, s'illustre, aussi, de quelques prises de vue photographiques originales: un panorama général du lac et de la plaine, des images de la forteresse, d'une vue bordée de saules, d'une boutique du bazar, ainsi que de la Maison des Dominicains, où la petite expédition de l'auteur était logée.

En contraste avec une description assez laudative du quartier des jardins, ce récit réserve à la ville proprement dite un commentaire

(38a) On remarquera la grande différence de dimension et de définition architecturale entre cet espace modeste, destiné probablement au marché et au stationnemente des bêtes de somme, et la place homonyme d'Istanbul ottomane, qui avait été jadis l'hippodrome impérial byzantin.

(39) H. Binder, *Au Kurdistan, en Mésopotamie, en Perse*, Paris, 1887, pp. 131-150.

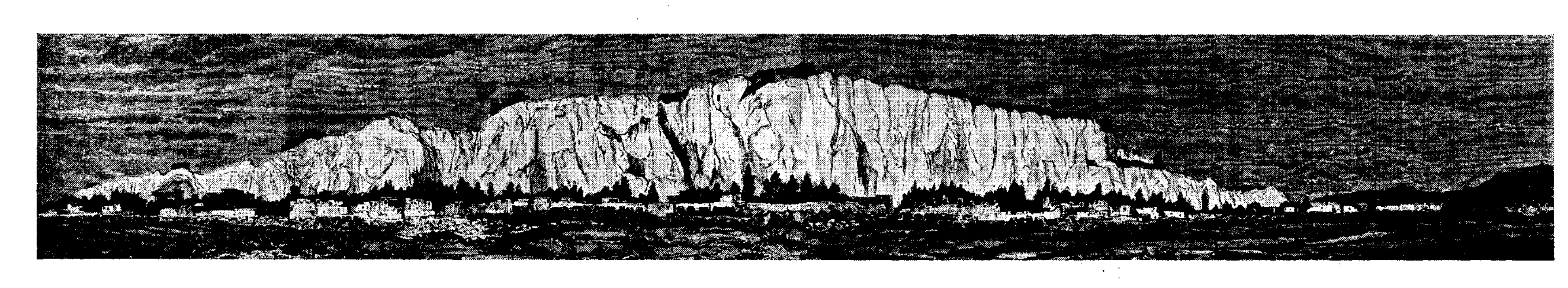


Fig. 15. «Panorama des rochers et de la ville de Van», dessin de Th. Deyrolle, d'après Deyrolle (1875-6).

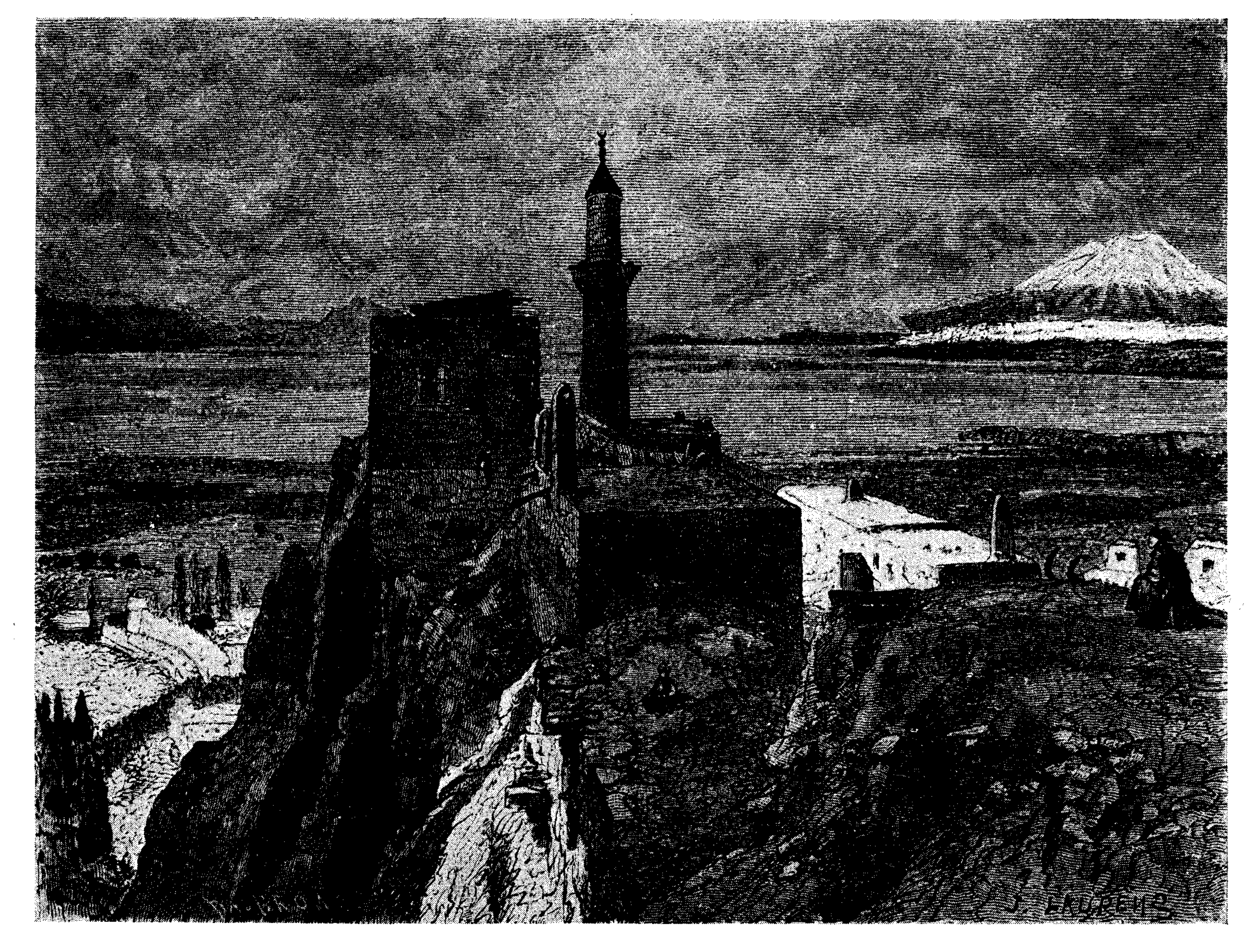


Fig. 16. «Le lac et la forteresse de Van», dessin de J. Laurens, d'après Deyrolle (1875-6).

plus sévère suivant l'opinion d'autres auteurs qui l'avaient précédé: «Les rues y sont étroites, tortueuses et sales; les bazars sont petits et peu commodes pour se promener, à cause du ruisseau bourbeux qui coule au milieu de la ruelle» (40).

Une autre description de la ville vers la fin du XIXe siècle fut rédigée par P. Müller-Simonis après les missions scientifiques qu'il avait accomplies en Arménie en 1888-89 avec H. Hyvernat, un autre savant qui s'intéressait surtout aux vestiges de l'antiquité ourartéenne (41).

Dans le chapitre XIV de son ouvrage, ayant pour titre «La ville de Van, son climat, son lac» (42), cet auteur donne, avant tout, une image vivante du site, de l'enceinte, des jardins, de la ville proprement dite, qui, pour être concise et synthétique, ne nous donne pas moins d'informations nouvelles sur ce qui était l'aménagement urbain de Van à cette époque.

Müller-Simonis, en effet, qui eut l'opportunité rare de visiter à son aise soit la ville basse, soit la citadelle, soit ses environs, ne manque pas d'ajouter des notations personnelles: il admire, par exemple, la qualité architecturale des murs d'enceinte construits en pierre de taille, qui étaient pourtant, assure-t-il, mal entretenus; il se réjouit de l'admirable position du belvédère offerte par le minaret de la forteresse, donnant très bien la configuration d'isolement du rocher de Van dans la plaine fertile encerclée de montagnes; il décrit le bassin de l'échelle comme un misérable abri sans eaux profondes, à peine suffisant pour les pauvres barques en bois de peuplier qui y accostent.

Les illustrations qui accompagnent le texte comprennent d'une part des images déjà connues, telle une vue générale (p. 223) reprise carrément de la planche 37 de Texier, simplifiée, d'autre part des prises de vue inédites, tel un panorama du rocher et de la ville pris du Sud (hors texte; notre Fig. 21), une vue d'ensemble d'un secteur résidentiel de la ville basse, prise du haut de la citadelle (page 245; notre Fig. 22), une photo extérieure de la maison des Dominicains dans le quartier des jardins (hors texte).

Le document le plus important est toutefois le plan général de la

(40) *Ibid.*, p. 134. Parmi les autres récits de voyage qui comparent les jardins propres et salubres aux rues étroites et tortueuses du bazar de la ville proprement dite, rappelons: M. S. Bell, «Around and about Armenia», *Scottish Geographic Magazine*, VI (Edimbourg, 1890) p. 119.

(41) P. Müller-Simonis, *Du Caucase au Golfe Persique, à travers l'Arménie, le Kurdistan, et la Mésopotamie*, Paris-Lyon, 1892.

(42) *Ibid.*, pp. 243-261.

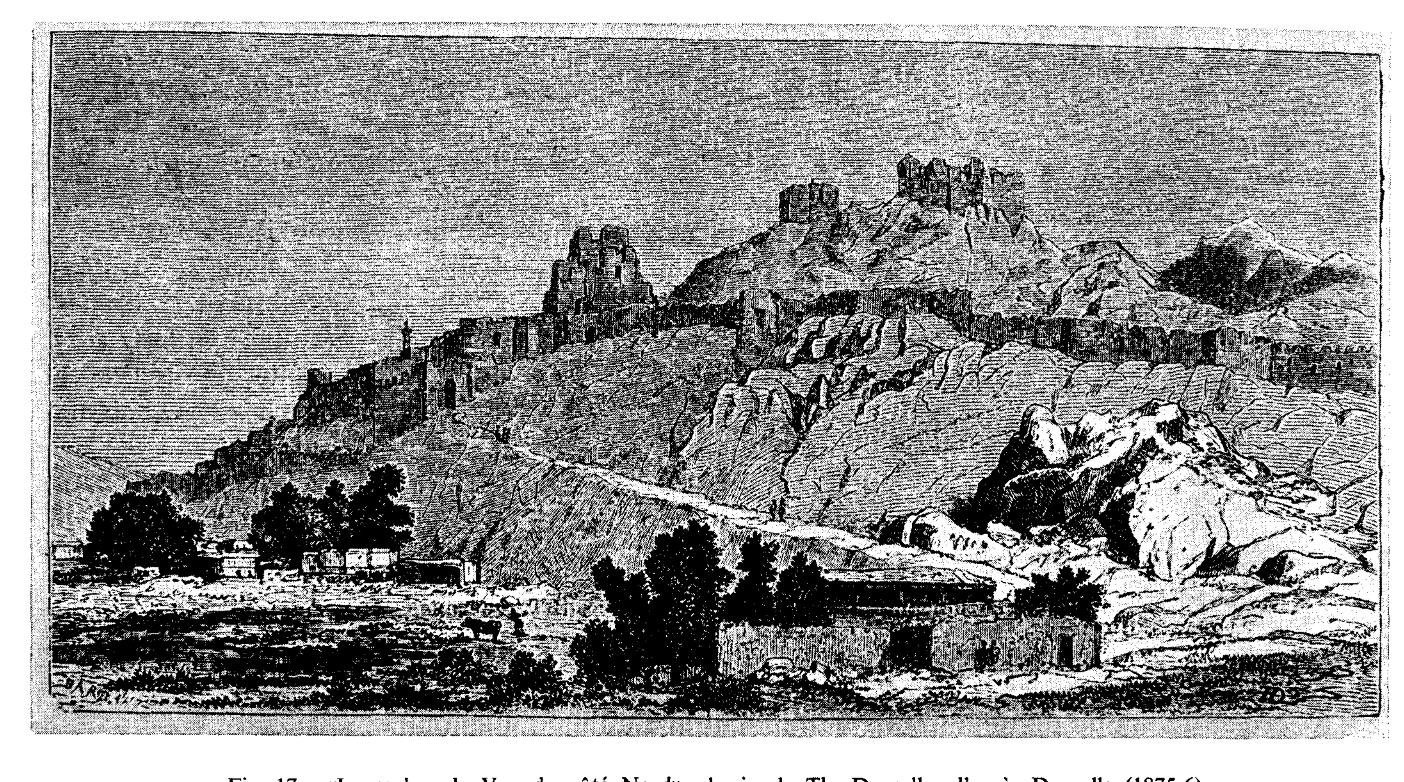


Fig. 17. «Le rocher de Van du côté Nord», dessin de Th. Deyrolle, d'après Deyrolle (1875-6).

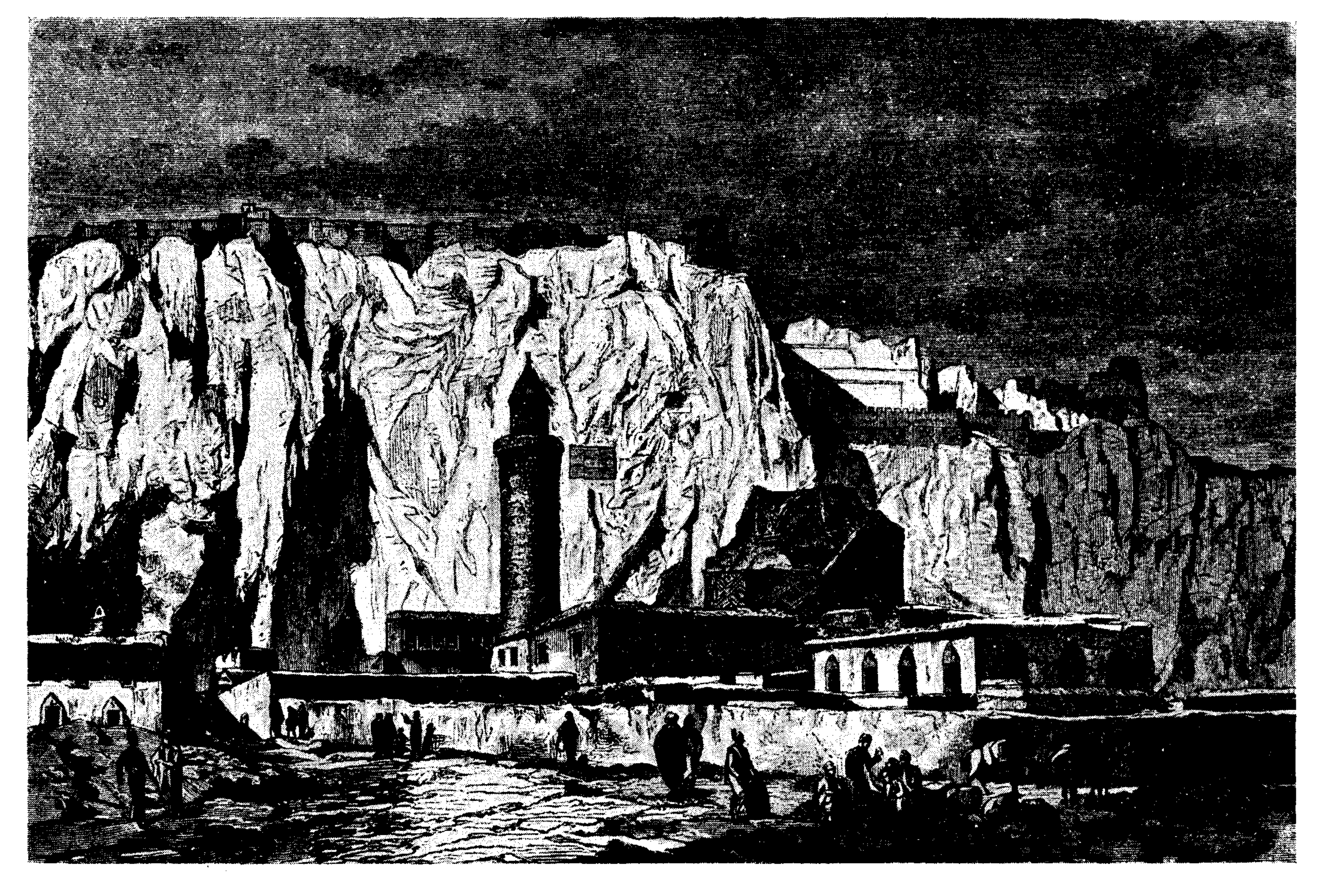


Fig. 18. «Vue partielle du rocher de Van», dessin de Th. Deyrolle, d'après Deyrolle (1875-6).

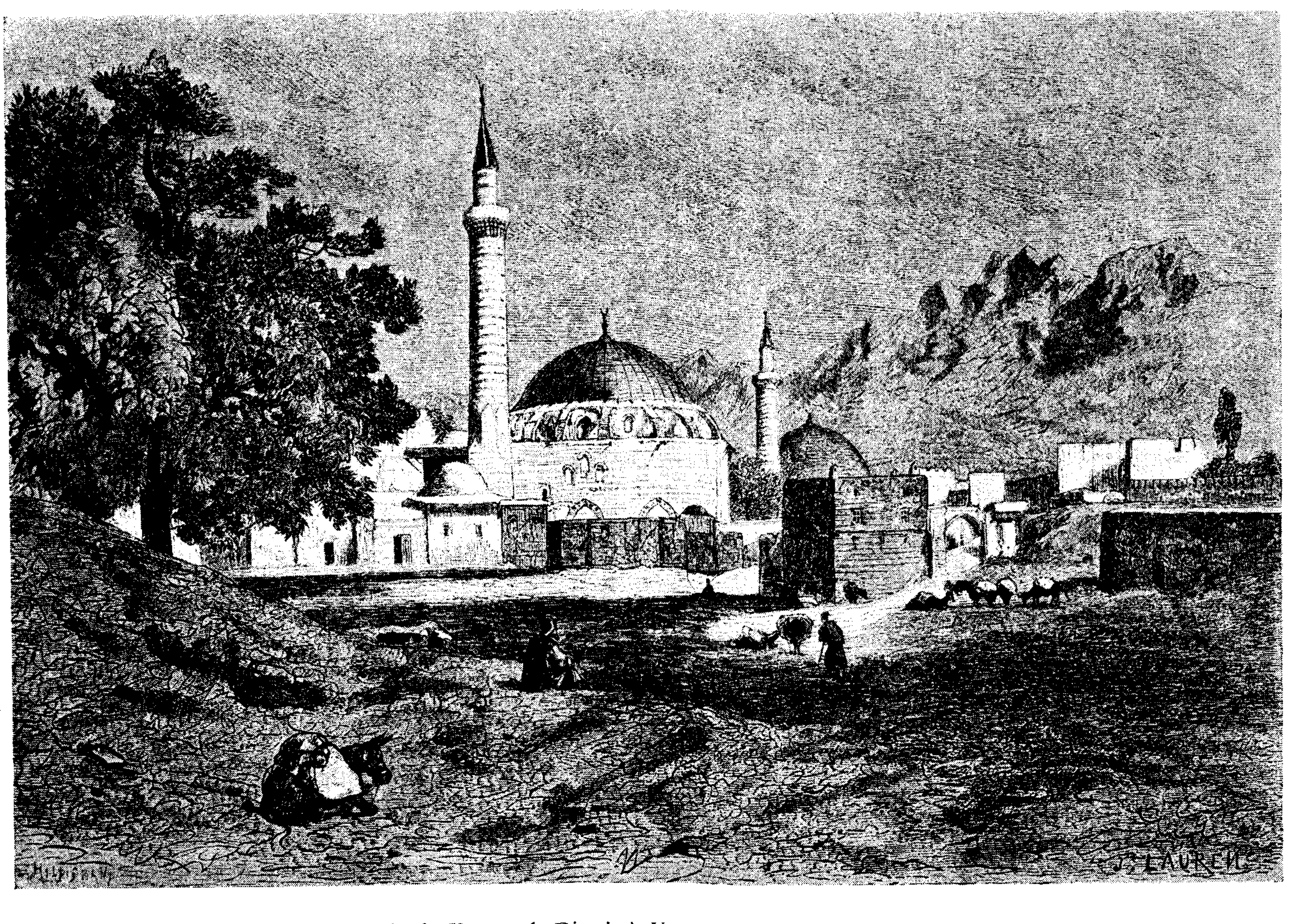


Fig. 19. «At-Meidan et mosquée de Kurscumlu-Djami, à Van» (La Place du cheval et la mosquée de Plomb à Van), dessin de J. Laurens, d'après Deyrolle (1875-6).

ville et de ses jardins (hors texte; notre Fig. 20). Pour ce qui est de la ville proprement dite, ce dessin n'ajoute pas grand'chose à celui de Texier (à part une quatrième porte, Serai Kapu, la porte du Sérail, c'est-à-dire du Palais, ouverte dans le mur Sud non loin de l'Orta Kapu, la Porte Moyenne); mais il nous est précieux d'autre part, en ce qu'il présente avec de nombreux détails significatifs, toute l'extension habitée à l'Est de celle-ci, qu'on appelait le quartier des jardins.

La ville fortifiée, formée d'un habitat compact ct presque continu, ne renfermait, en effet, que les maisons les plus anciennes, avec les bazars et les ateliers d'artisans, les monuments religieux les plus anciens, et un certain nombre d'édifices plus modernes, près de la porte du Sérail: la Municipalité, le Konak, c'est-à-dire la résidence du Vali, et la caserne des Zaptiés. Un nouveau «konak» était en construction à l'extérieur de l'enceinte, juste en face de la porte du Sérail.

Le quartier des jardins servait donc de complément et d'intégration à la ville proprement dite, (dont il était séparé physiquement par un vaste système d'espaces libres, partiellement occupés par des cimetières musulmans) et était destiné aux fonctions et aux activités qui ne pouvaient pas trouver place à l'intérieur de l'enceinte médiévale.

Outre les résidences d'été des familles appartenant à des classes privilégiées de souche soit islamique, soit chrétienne, avec leur dotation de services publics (mosquées, églises, bains, bazars, etc.), les quartiers suburbains de Van accueillaient la résidence du Vali (le Gouverneur), l'hôpital militaire, le télégraphe, la Mission des Pères Dominicains Français, la Mission Américaine Protestante, les Consulats des Grandes Puissances, dont la Russie, l'Angleterre, la Perse.

Les noeuds les plus importants de son complexe réseau routier, ayant fonction d'espaces publics, étaient la place ou carrefour de Khatch Poghan (Xačʻ Bolan) située au milieu de la Grande Avenue des Jardins qui se détachait de la porte de Tabriz en direction Est, et la place d'Ararkʻ, (dotée d'un marché et d'une église avec école) reliée elle aussi à la porte de Tabriz par une autre route directe qui séparait le secteur Nord-Est des faubourgs, plus intensément habité, du secteur Sud-Ouest, appelé quartier de Shamiram.

Il faut rappeler, à cet égard, une autre source importante d'information, l'ouvrage de Vital Cuinet paru, en quatre tomes, dans la dernière décennie du XIXe siècle (43).

(43) V. Cuinet, *La Turquie d'Asie. Géographie administrative, statistique, descriptive et raisonnée de chaque province de l'Asie Mineure*, tome 2, Paris, 1892.

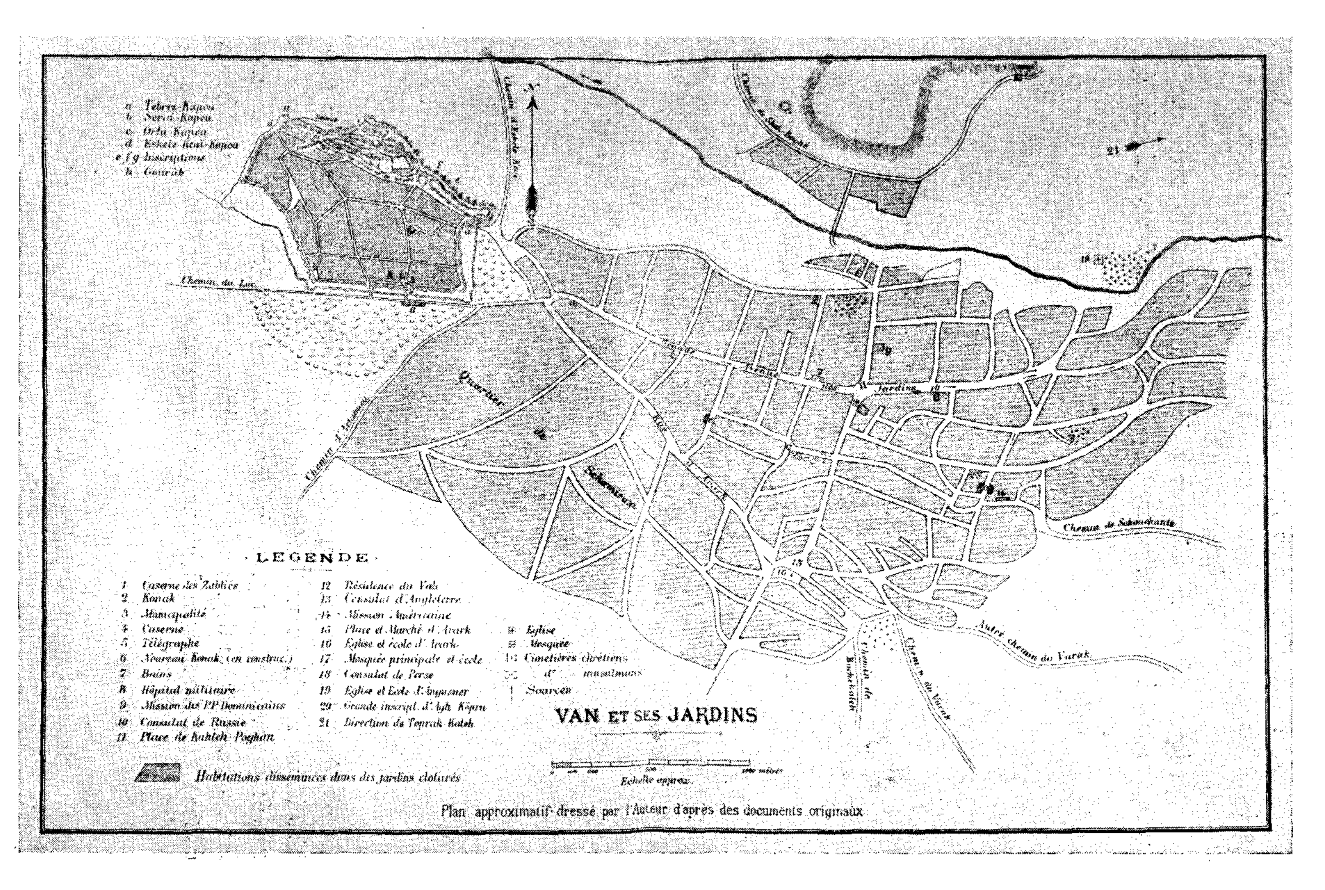


Fig. 20. Plan de la ville de Van et de ses jardins, d'après Müller-Simonis (1892).

Dans le chapitre dédié au vilayet de Van, cet auteur consacre quelques pages au chef-lieu, denses en données qui sont introuvables ailleurs (44).

Quoique dépourvu d'apparat iconographique, le texte est en quelque sorte intéressant pour l'impostation scientifique qui privilégie

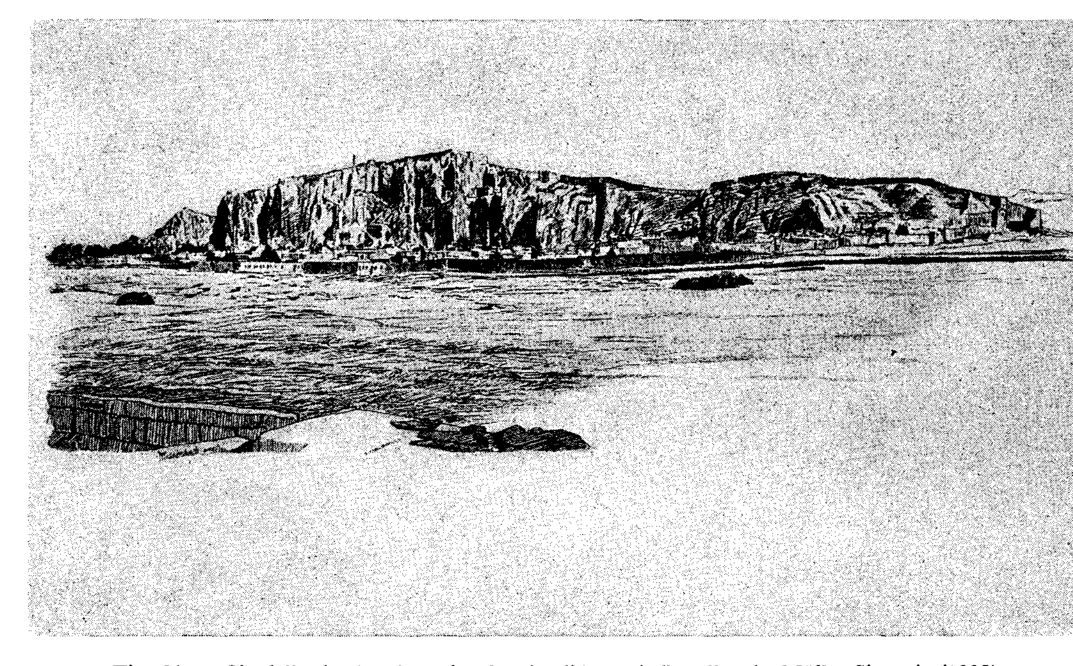


Fig. 21. «Citadelle de Van (vue du chemin d'Artamied)», d'après Müller-Simonis (1892).

les chiffres et les sujets quantitatifs, sans pourtant négliger une base historique signifiant un intérêt de l'auteur pour tous les vestiges du passé: ce qui se remarque spécialement là où il affirme que Van, outre les monuments antiques rares et précieux, possède plusieurs beaux édifices tant du moyen âge que des temps modernes (45).

(44) *Ibid.*, pp. 690-695.

(45) *Ibid.*, p. 692. Cette appréciation que nous partageons carrément, contraste visiblement avec le jugement sevère de Deyrolle sur les églises de Van, définies comme «dépourvues d'intérêt architectural» (voir *supra*). Il faut dire, d'autre part, que ce même Cuinet s'abandonne à son tour à une affirmation tout au moins superficielle, en parlant, quelques pages avant (p. 669) de l'église d'Alt'amar comme d'un édifice «d'assez médiocre architecture».

Cuinet dénombre donc douze églises arméniennes (sept dans la ville fortifiée, cinq dans les jardins) dont les plus remarquables sont, d'après lui, S. Nšan, S. Tiramayr, S. Sahak; et onze mosquées (six dans la ville, cinq dans les jardins) dont les plus remarquables sont la Sinaiye, oeuvre de Sinan, la Khosrew-Pacha, datée du 1558, et l'Ulu Djami. Ce faisant, il nous laisse entendre une situation de quasi parité numérique des deux communautés principales (46).

Il passe ensuite à compter jusqu'aux rues de la ville, qui sont au nombre de 243, dont 95 dans la ville proprement dite, 148 dans les faubourgs non fortifiés; les maisons sont au nombre de 5.000. Un peu plus significative est la liste des services publics existant dans toute l'agglomération, avec des indications suffisantes pour comprendre leur distribution et location tant soit peu approximative, sur l'espace total de la ville entière, long de 3.000 mètres sur 300 (47). Cuinet est aussi le premier auteur qui nous donne une liste nominative des quartiers suburbains, au nombre de onze (48).

Quelques années plus tard parut un autre ouvrage important,

(46) En effet, les chiffres qu'il donne (p. 691) pour la ville de Van sont: 16.000 musulmans, 13.500 chrétiens, 500 israélites, avec un rapport entre les deux communautés principales, qui est sensiblement différent de celui qui sera établi par Lynch (voir plus loin et note 51). D'après des évaluations récentes, basées sur la comparaison de plusieurs sources du XIX[e] siècle, les données démographiques de V. Cuinet (un fonctionnaire de la Dette publique ottomane qui ne dut jamais visiter les vilayets de l'Anatolie orientale) ne seraient pas dignes de foi, en tant que trop réductives de l'importance de la population chrétienne à cette époque. Voir à ce propos les résultats des études conduites par Sarkis Y. Karayan, partiellemente publiées dans *The Armenian Review*, XXV (1972), pp. 3-44; je remercie vivement ce auteur qui a bien voulu me mettre à part de ses recherches, ainsi que de ses approfondissements ultérieurs non encore publiés.

(47) Voilà la liste des services situés dans la cité des jardins: le Serai, ou Palais du Gouvernement, la Municipalité, la Banque Agricole, l'école Ruchdié; la résidence du vali, la résidence de la mission américaine, la mission des Pères dominicains français, les résidences des consuls de Perse, de Russie, d'Angleterre; les bains publics et les principaux marchés, les principales écoles arméniennes dans les divers quartiers de la zone des jardins. La ville fortifiée contenait deux casernes, quatre bazars, une prison, la Douane, la Dette publique ottomane, la Régie des Tabacs, les Postes et Télégraphes, le Tribunal, la pharmacie municipale, le caravansérail des Persans, l'école protestante (Cuinet, *op. cit.*, p. 694).

(48) Voilà la liste de ces quartiers (p. 691): Châh Miram Alty; Haïgavank, Pechor-Poghan, Norcheni-Oulia, Akerpi, Augusner, Arerk, Guelortagh, Norachen, Araroutstagh, Seghé-Keuï.

celui de H.P.B. Lynch, qui avait visité le Pays à deux longues reprises. en 1893-94 et en 1898.

Dans cette étude, apportant une contribution fondamentale, toujours valable, à la connaissance de l'histoire de l'Arménie et de sa condition à la fin du XIXe siècle (49), un long chapitre du deuxième tome est dédié au lac et à la ville de Van (50).

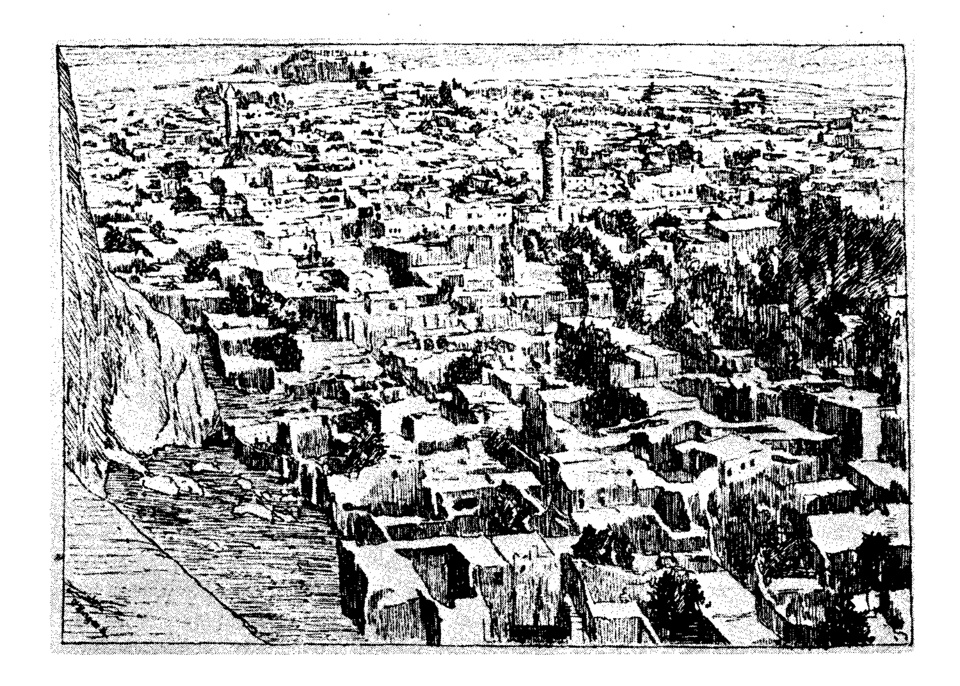


Fig. 22. «Van (la ville vue de la citadelle)», d'après Müller-Simonis (1892).

Après avoir rappelé les principaux événements historiques anciens et modernes, l'auteur nous informe que, malgré les vicissitudes souvent défavorables, le peuple arménien conservait encore une large prépondérance numérique dans la ville et dans ses environs, c'est-à-dire qu'il

(49) H. P. B. Lynch, *Armenia, Travels and Studies;* vol. I, *The Russian Provinces,* vol. II, *The Turkish Provinces,* Londres, 1901 (éd. russe, *Armenija, putevye očerki i etjudy,* Tiflis, 1910; réimp. de l'édition anglaise, Beyrouth, 1965).

(50) *Ibid.,* II, pp. 38-115. A propos des monuments islamiques, surtout la Ulu Djami, pp. 105-6 et fig. 131-2; à propos des églises arméniennes, pp. 101-2, 106-7.

formait presque deux tiers de la population urbaine, le quartier des jardins inclus, avec 20.000 habitants sur un total de 30.000.

Aussi, en comparant les évaluations de quelques voyageurs sur les données démographiques, il pouvait affirmer que, malgré les décimations subies lors des persecutions, le nombre des Arméniens s'était accru considérablement au cours du XIXe siècle (51).

Il ne manque pas de donner une courte description de la ville et de ses faubourgs (52) dont il apprécie surtout la luxuriante végétation de hauts peupliers, d'arbres fruitiers (pommiers, pêchers, grenadiers) et de jardins potagers, bien entretenus par des oeuvres d'irrigation savamment aménagées. Au milieu de cette verdure s'élevaient plusieurs maisons à véranda, surtout le long de l'Avenue Centrale (dite aussi Grande Avenue des Jardins par Müller-Simonis) formant l'axe du quartier le plus intensément habité à l'extérieur de l'enceinte.

L'auteur loue, aussi, le zèle des Arméniens, et l'habileté des artisans et des commerçants, mais il confirme l'impression des autres voyageurs sur la pauvreté générale de la région, eu égard entre autres à ce que la ville n'est pas située sur une grande artère de trafic, et, aussi, à l'insécurité des routes menacées par des bandes de Kurdes.

La description littéraire s'enrichit de quelques documents photographiques originels, soit: une vue extérieure des remparts Sud de la ville avec l'arrière plan de la citadelle (fig. 129; notre Fig. 24), une image de la rue du bazar, pleine de monde, bordée de maisons à balcon (fig. 130), la vue de la maison d'un marchand arménien, où figure à droite un minaret cylindrique, à gauche le toit conique d'une église arménienne (fig. 127; notre Fig. 25), qui n'est pas sans rendre compte du goût et des possibilités matérielles de cette catégorie de citoyens.

Encore une fois, ce qui nous intéresse surtout est le plan général de la ville et de ses jardins, qui met à jour celui de Müller-Simonis, notamment en ce qui est la subdivision en quartiers de la zone suburbaine.

Le plan de Lynch (hors texte après p. 80; notre Fig. 23) (53) confirme nettement l'idée que la ville fortifiée formait plutôt le «centre des

(51) *Ibid.*, p. 79. Les chiffres et les estimations qu'il rapporte à la note 2 sont à intégrer à celles de Minorsky, *op. cit.*, p. 1180, et de Krikorian, *op. cit.*, pp. 33-34. Voir aussi note 60.

(52) *Ibid.*, pp. 80-83.

(53) Planche en trois couleurs, gravée et imprimée par Wagner et Debes, Leipzig.

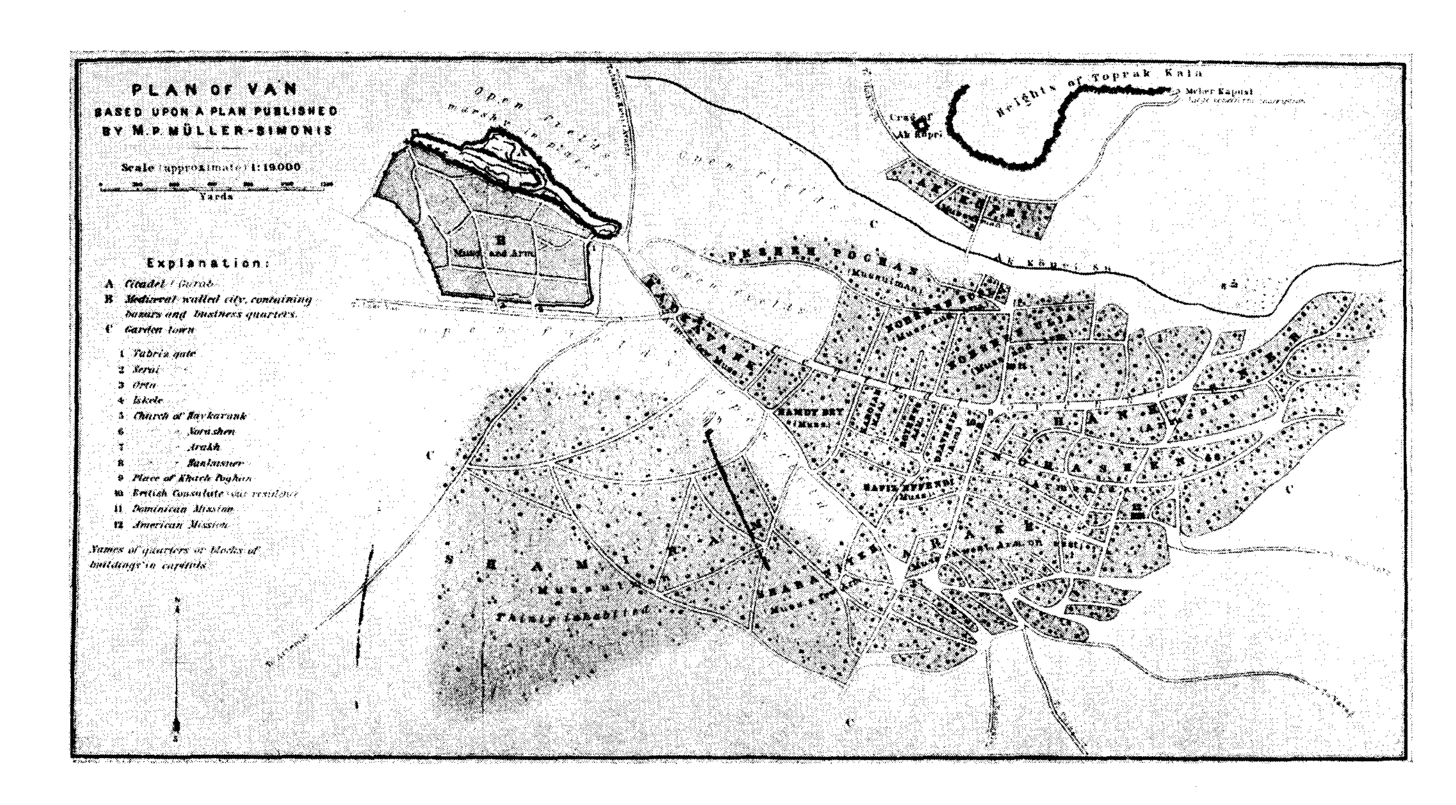


Fig. 23. Plan de la ville de Van et de ses jardins, d'après Lynch (1901).

affaires» au caractère urbain très compact, d'une agglomération plus vaste de type extensif incluant des zones résidentielles et des services publics.

Ce secteur suburbain constituait, en effet, une aire privilégiée où trouvait place un certain nombre d'institutions citadines (dont onze écoles arméniennes avec plus de deux mille élèves, que Lynch visita) et d'établissements étrangers (les consulats, les missions chrétiennes, etc.) (54).

Or, ce qu'il y a de nouveau dans le plan de Lynch, c'est la répartition de la cité des jardins en quartiers et en îlots, localisés avec leur propre dénomination et l'indication des groupes religieux qui les habitaient (55): une notation apparement anodine, qui nous permet toutefois de remarquer, sur la carte même, une prédominance (analogue à celle qu'existait à l'intérieur de la ville fortifiée) de l'habitat arménien dans la zone orientale, une majorité musulmane à l'Ouest.

Un autre ouvrage qui nous apporte des documents intéressants sur la ville de Van est celui de Bachmann (56) le seul d'ailleurs qui contienne des études, complètes de plans, coupes et belles photos, de ses principaux monuments historiques, musulmans et chrétiens, faites avant leur complète disparition (57).

Suivant le caractère du volume, l'auteur se borne à l'étude archéologique des édifices, sans donner de précisions sur l'emplacement concret de ceux-ci dans le tissu urbain et sur leur rôle physique et fonction-

(54) Lynch compare la relation entre ces faubourgs et la ville proprement dite à la relation qui s'établit entre le West-End de Londres et la City ou le Strand (*op. cit.*, p. 81).

(55) Parmi les quartiers et les îlots purement arméniens, il signale Hankusner, Norashen, Djavashin; parmi ceux à prévalence islamique, At Köpri, Pesheh Poghan, Hamdy Bey, Hafiz Effendi, Shamiram; parmi ceux qui étaient mixtes, Norshen Sufla, Norshen Ulia, Haykavank, Karoian, Boyentz, Arakh, Shahbaniyeh.

Cette liste, un peu plus longue que celle de Cuinet (voir note 48) dénote probablement un phénomène de développement de ce secteur urbain, ou tout au moins une connaissance plus approfondie des données statistiques et administratives.

(56) W. Bachmann, *Kirchen und Moscheen in Armenien und Kurdistan*, Leipzig, 1913.

(57) Pour les églises arméniennes de S. Połos et S. Petros, voir pp. 31-33, tab. 25-27; pour la Ulu Djami (Grande Mosquée) voir pp. 69-74, tab. 59-63. Des campagnes de fouille et de restauration, exécutées en 1970 et en 1971 par les services archéologiques turcs, ont permis de dégager complètement le plan et ce qui reste de ce dernier monument, ainsi que de récupérer des fragments du décor intérieur en stuc, qui sont conservés aujourd'hui au musée de Van.

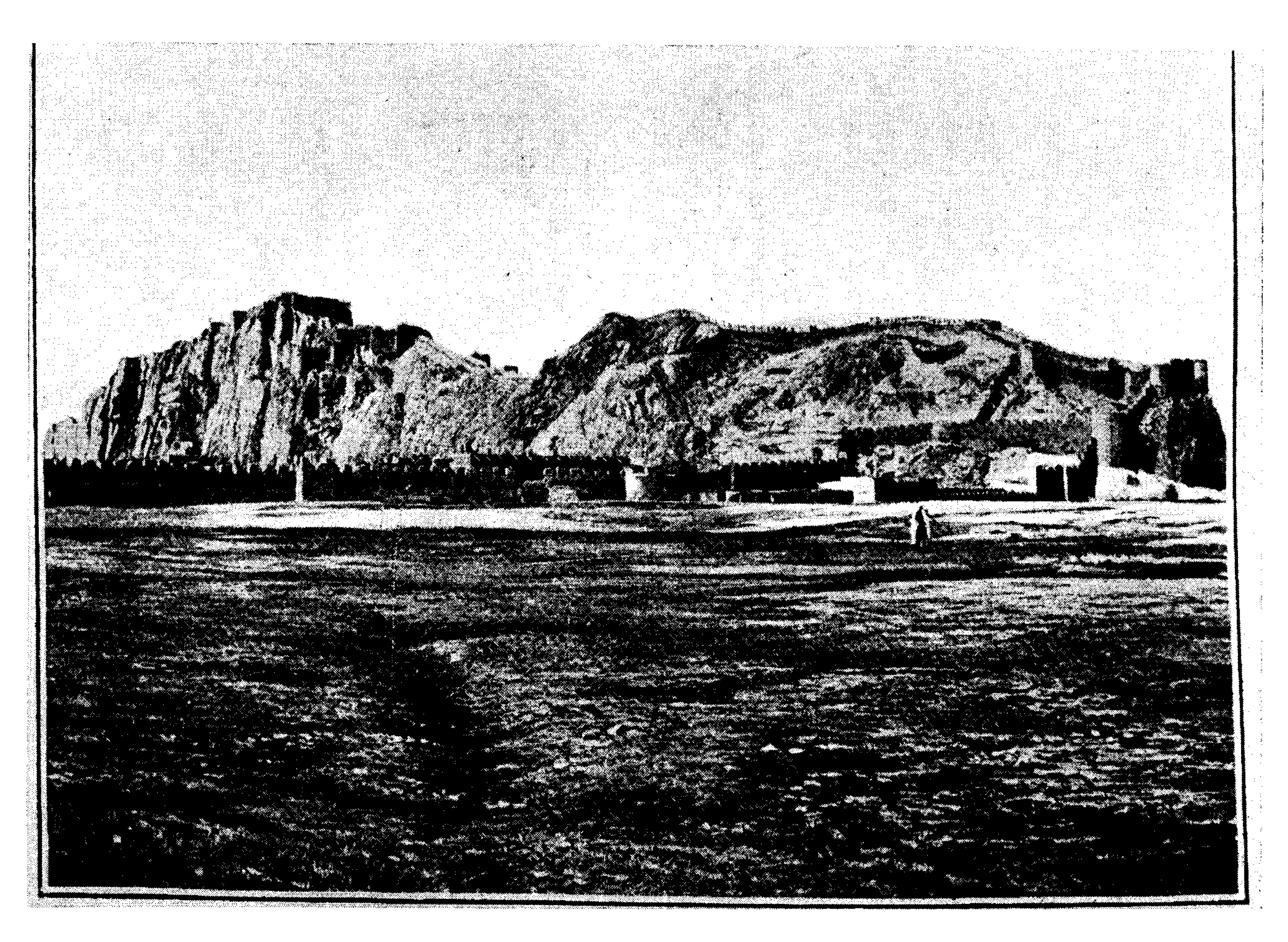


Fig. 24. Le rocher et la ville fortifiée de Van, d'après Lynch (1901).

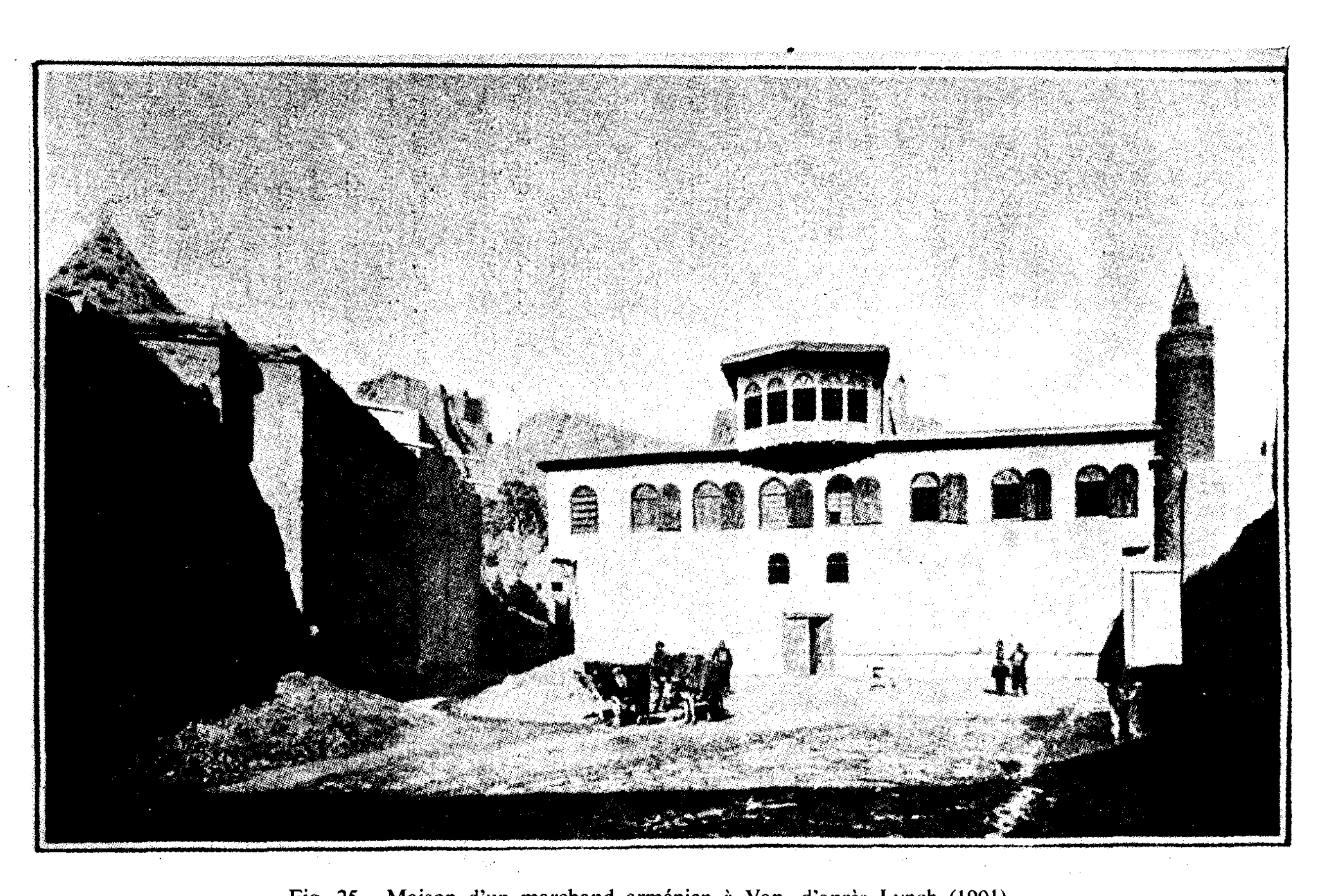


Fig. 25. Maison d'un marchand arménien à Van, d'après Lynch (1901).

nel en rapport à la structure et à l'aménagement général de la ville. Toutefois le répertoire d'illustrations comprend des photos fort intéressantes à nos fins, soit: une série de vues de la citadelle, (pl. 5, 6, 7), dont la première (pl. 5a; notre Fig. 26) donne une belle et nette vision générale du rocher et des toits de la ville prise du Sud; une vue d'en haut sur une partie de la ville, avec la Ulu Djami partiellement ruinée (pl. 59a; notre Fig. 27) où on aperçoit, entre autres, la grande caserne des Zaptiés, à cour intérieure, dernièrement construite, parce qu'elle ne figurait pas dans l'image, prise sous un angle semblable, de Müller-Simonis (Fig. 22).

La dernière des images générales de la ville qui nous soient parvenues est celle qui parut dans un ouvrage sur l'histoire et l'archéologie de la région rédigé par Lehmann-Haupt (58). Bien que publiée en 1926, cette image remonte sans doute à quelques années avant la guerre de 1915-18, lorsque la ville n'avait pas encore été détruite et abandonnée.

Il s'agit d'une belle vue panoramique prise du Sud (publiée entre les pages 128 et 129 du vol. 2, tome 1; notre Fig. 28) dessinée à la plume d'un trait bien net, mais reprise de toute évidence d'un assemblage photographique (dont un élément figure en effet à la page 145).

Cette vue générale, prise évidemment de la terrasse d'un bâtiment à deux étages, présente un certain nombre d'éléments reconnaissables; mais étant donné le caractère de l'ouvrage, la didascalie qui analyse les détails de la figure ne donne que des références aux entités géographiques et aux vestiges ourartéens.

En observant l'image, on peut remarquer: au premier plan, à droite, le sommet d'une toiture conique attenant à une seconde toiture polygonale en tuiles appartenant à un petit ensemble identifiable avec l'église arménienne de S. Nšan; à gauche deux autres éléments en coupole rabaissée ayant pu appartenir à un hammam; au deuxième plan, un certain nombre d'émergences, parmi lesquelles on peut reconnaître, de droite à gauche, le toit conique d'une église arménienne (S. Tiramayr?) près du rocher, le minaret cylindrique de la mosquée Topcu, le belvédère de la maison d'un marchand arménien, photographiée par Lynch (notre Fig. 25), le toit conique de l'église arménienne de S. Pōłos, d'autres éléments verticaux dont des toits coniques et des minarets cylindriques.

(58) K. Lehmann-Haupt, *op. cit.*

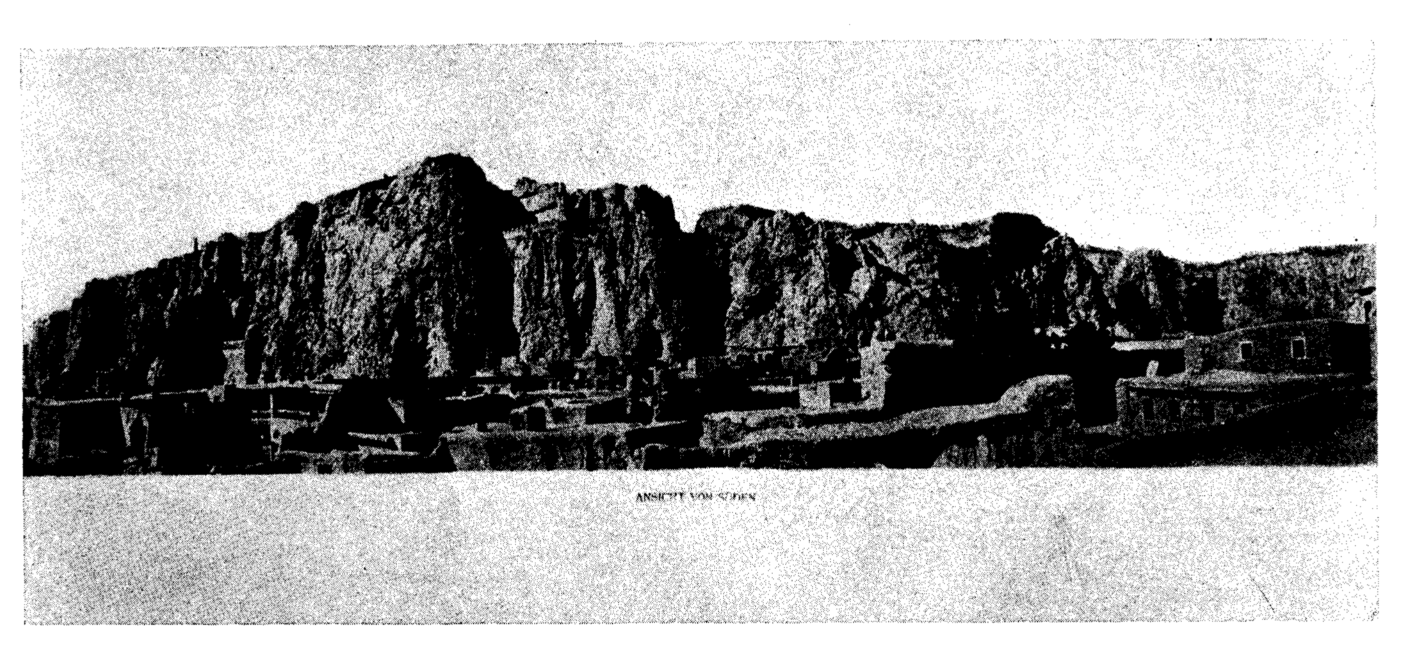


Fig. 26. Van. Vue du rocher et de la ville, prise du Sud, d'après Bachmann (1913).



Fig. 27. Van. Vue de la ville avec la Grande Mosquée, prise de la citadelle, d'après Bachmann (1913).

A l'arrière-plan, à droite, les collines de Toprakkale et de Zimzimdagh, au centre la silhouette désormais familière du rocher au mur crénelé et aux tombeaux rupestres, à gauche l'horizon lointain d'une partie du lac.

Les deux plans qui concluent notre répertoire proviennent d'un ouvrage dont le but n'est pas la documentation archéologique ou géographique, mais la chronique d'une phase importante de la guerre de 1915 dans les provinces orientales de l'Empire Ottoman.

Ces documents furent rédigés, en effet, pour illustrer, dans un livre patriotique paru quinze années plus tard (59) ceux qui avaient été les champs de bataille de «l'autodéfense des Arméniens de Van du 5 au 20 avril 1915» (60): un événement qui eut lieu en même temps dans un secteur de la ville basse et dans un secteur du quartier des jardins, les deux parties de l'agglomération de Van où, comme nous l'avons appris par les plans de Texier (Fig. 9) et de Lynch (Fig. 23) il y avait une très nette majorité d'Arméniens.

Et, justement, ce qu'il y a de plus évident sur les deux dessins ce sont les lignes des fortifications qui furent érigées, par des barricades et des aménagements d'urgence, à travers les rues et les maisons, pour résister aux attaques des milices ottomanes.

Mais, à part les emplacements des postes militaires et les autres éléments de la tactique défensive, ces documents présentent un grand nombre de détails cartographiques (réseau routier intérieur, positions et dénominations de quelques bâtiments publics, etc.) qui ne figuraient pas sur les autres plans et se manifestent très utiles pour une meilleure connaissance de l'aménagement physique de la ville, ainsi que de la distribution des fonctions et des espaces (61) à une époque

(59) AA. VV. (Comité Arménien de Tabriz) *Vaspurakan*, Venise, 1930 (en arménien).

(60) Pour une exposition synthétique de ces événements, voir aussi: *La défense héroïque de Van*, édition de la revue *Drošak*, Genève 1916, rapportant entre autres, que Van comptait 50.000 habitants en 1915.

(61) Ce livre donne aussi la liste des bureaux et services publics existant dans la ville en 1915: Palais gouvernemental, Poste de Police Centrale de la Ville, Tribunal Central, Prison Centrale, Municipalité, Administration Agricole, Régie Ottomane des Tabacs, Administration de la Dette, Office Sanitaire, Banque Ottomane Impériale, Bureau des Postes-Télégraphes, Caserne Azizié, Dépôt d'Armes, Bureau Central du Corps d'Armée de Van, Caserne de Cavalerie, Gendarmerie, Dépôt de Répositions Militaires, École Sultaniyé, École Normale; *Vaspurakan*, *op. cit.*, p. 41.

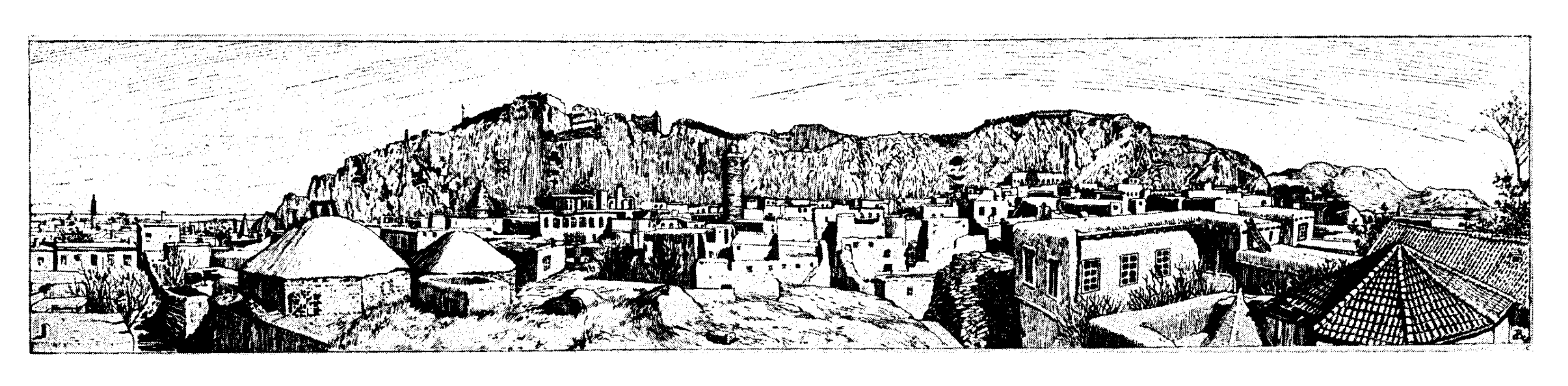


Fig. 28. Vue panoramique de la ville et du rocher de Van, prise du Sud, d'après Lehmann-Haupt (1926).

où la vie urbaine, quoique bouleversée par la guerre, n'était pas encore éteinte.

La première des deux cartes (p. 17; notre Fig. 29) est un plan général de la ville et de ses jardins, le plus complet et détaillé à notre connaissance, destiné à mettre en évidence les deux secteurs qui avaient été fortifiés pour résister aux attaques ennemies, et occupaient, dans les deux cas, les zones orientales (61a).

Pour les faubourgs, on remarque que les milices chrétiennes s'étaient retranchées dans les quartiers de Hankiwsner, Norašēn, et Arark', habités, comme on l'apprend aussi par le plan de Lynch (fig. 23), en quasi-totalité par des Arméniens. Mais, ce qui ne figure pas sur la carte du voyageur anglais, il existe sur le document arménien tout un réseau de rues et ruelles formant des îlots, beaucoup plus détaillé que pour les autres quartiers.

Le deuxième plan (p. 40; notre Fig. 30) qui peut être considéré comme l'agrandissement d'une partie du précédent, représente un détail de la ville proprement dite, notamment le quartier arménien s'étendant, comme nous avons vu sur le plan de Texier (Fig. 9) au pied du secteur oriental de la falaise. Le plan met en évidence, avant tout, la ligne fortifiée par les patriotes arméniens, avec ses abords immédiats, où il y avait la ligne des attaquants turcs; mais, encore une fois, il nous rend le service de localiser, outre des bâtiments modernes, un certain nombre de monuments plus anciens, appartenant à la structure de la ville médiévale, des églises et des mosquées surtout.

Parmi les églises, on peut situer, ainsi: Tiramayr (Tiramōr ou Mère de Dieu) et S. Vardan au pied du rocher, S. Pōłos (S. Paul) presque au centre, S. Sahak (S. Isaac), et S. Nšan (le Saint Signe), toutes à l'intérieur de la ligne défensive; outre Ciranavor (l'église couleur abricot) située juste à l'extérieur de celle-ci.

Parmi les mosquées principales, marquées par un petit minaret cylindrique sur la carte, on aperçoit, outre la Grande Mosquée, trois autres édifices, dont les noms transcrits de l'arménien sont: Xōsrōfiē (Khosroviye), Gaya Čēlēpi (Kaya Djelebi), T'ōp'č'u (Topcu).

(61a) Ce plan figure aussi, redessiné et enrichi d'une longue légende de 67 voix correspondantes à autant d'éléments topographiques numérotés sur la carte, dans: V. Parsemyan, *Hay žołovrdi patmut'yun* (*Histoire du Peuple Arménien*), Erévan, 1967, vol. 3; réference et plan aimablement communiqués par Sarkis M. Karayan.

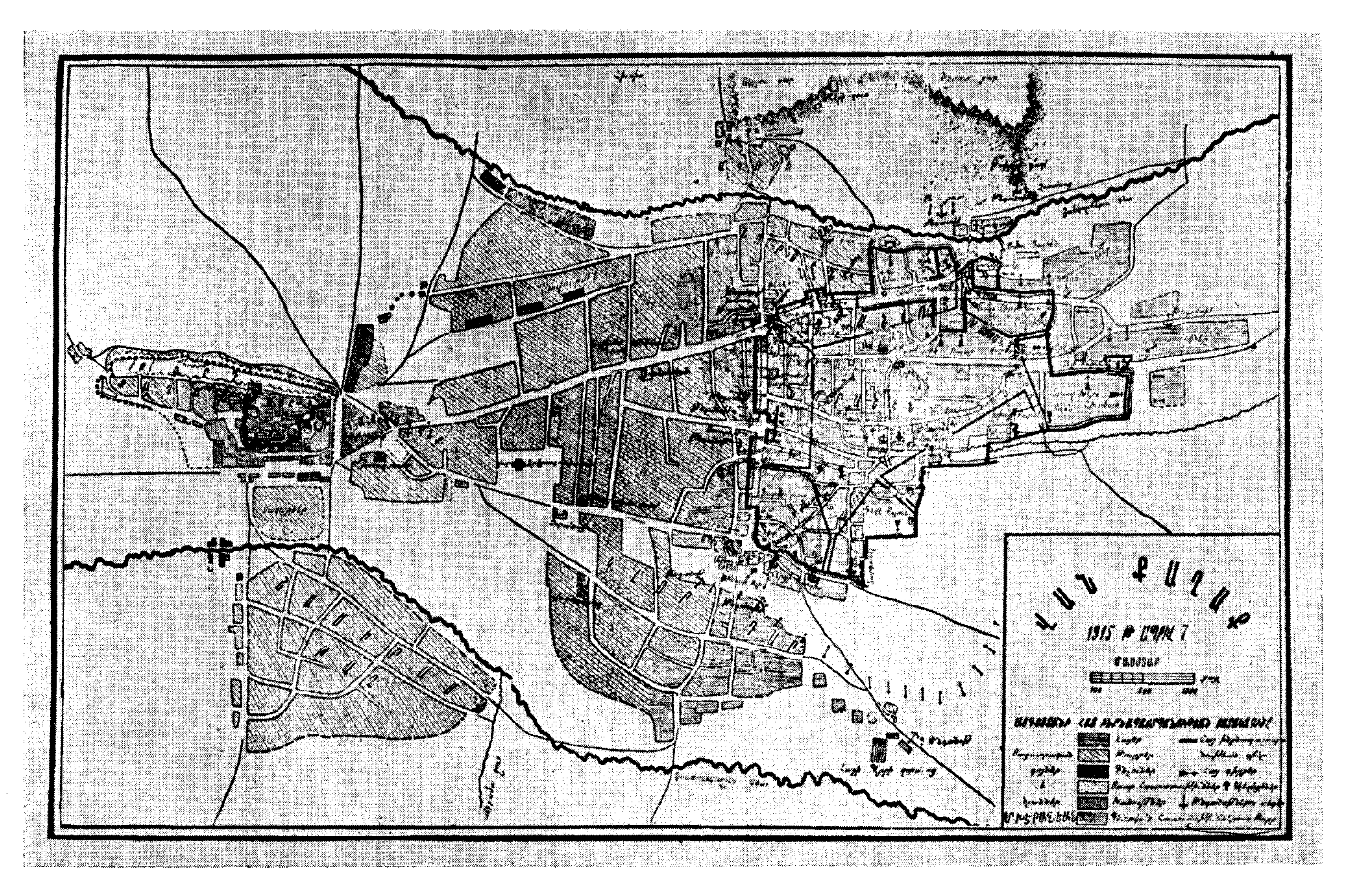


Fig. 29. Plan de la ville de Van et de ses jardins, publié avec le titre «Ville de Van — 7 avril 1915 — Plan de l'autodéfense des arméniens de Aygestan», dans «Vaspurakan» (1930).

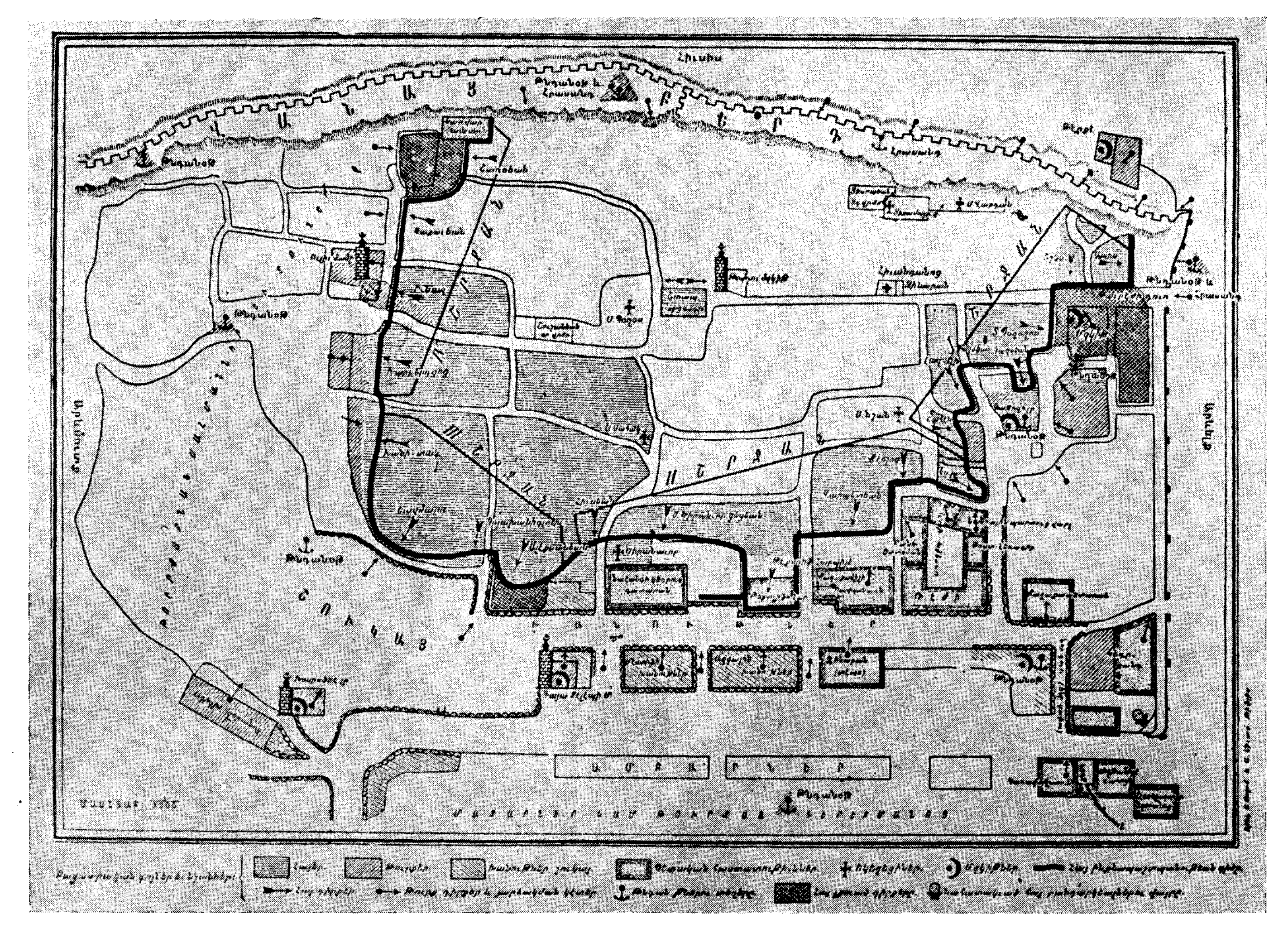


Fig. 30. Plan detaillé du quartier arménien à l'intérieur de l'enceinte de Van pendant l'autodéfense de 7-20 avril 1915, d'après «Vaspurakan» (1930).

Une lecture plus attentive de la même carte nous permettrait d'y puiser d'autres informations topographiques intéressantes, par exemple la position et la forme de la petite place sur qui donne l'église de S. Paul et la maison d'un marchand arménien, proche de la mosquée Topcu, représentée par une des photos de Lynch (Fig. 25).

CONCLUSIONS

Il faut se demander, en conclusion, quelles données synthétiques peut-on tirer de l'analyse des documents décrits jusqu'ici, et quelle lumière sont-ils à même de jeter sur les principes et les pratiques d'urbanisme qu'on adopta, à l'époque ardzrounienne et ensuite, dans l'aménagement urbain et dans l'édification de la ville de Van.

On rappelle, avant tout, le cadre géographique grandiose qui avait attiré l'établissement humain depuis une époque très reculée, et inspiré une organisation spatiale complexe, ayant pour centre la ville proprement dite (62): celle-ci s'était appuyée à une émergence physique de grande envergure, capable d'assurer le contrôle d'un vaste territoire et d'assumer ainsi une dimension symbolique liée à l'idée de sacralité du «génie du lieu».

Cette émergence surgissait à l'improviste, à l'extrémité Nord d'une vaste plaine délimitée à l'Ouest par les eaux du lac, et sur les autres côtés par un vaste amphithéâtre de montagnes. Il s'agissait d'une partie privilégiée du haut plateau, contiguë aux bords du grand bassin intérieur, qui avait été en tout temps fertile et bien arrosée, soit par les précipitations, soit par ce système ancien (assyrien ou ourartéen peu importe) de barrages et de canaux formant l'une des données de base pour la refondation de la ville médiévale.

L'aménagement qui fut donné au territoire urbain et suburbain ne pouvait pas manquer de tirer profit de telles opportunités, et d'intégrer dans un système cohérent tous les éléments nécessaires au développement de la vie économique et sociale de la capitale.

Si on ajoute la beauté du site et la douceur du climat, on peut bien saisir ce que devait être le charme de la ville et de ses environs, et le

(62) Voir une description schématique de cet aménagement dans: P. Cuneo, «Au sujet de l'urbanisme médiéval arménien», *The Second International Symposium on Armenian Art (Erevan 1978)*, Erévan, 1981, vol. I pp. 67-69.

plaisir que pouvaient y prendre les habitants et les étrangers de passage, en temps de paix, bien entendu.

A l'extrémité occidentale de la plaine, là où les eaux du lac s'approchaient de la pointe du rocher, s'était formé un petit bourg côtier, Avancʿ appelé en turc Iskele Köy, c'est-à-dire le village de l'Echelle, lié à la ville par un chemin direct aboutissant à une porte. Le bourg d'Avancʿ et son équipement portuaire formaient un ensemble important pour la vie de la capitale, en tant qu'escale de toutes les marchandises provenant ou allant aux marchés situés à l'Ouest du royaume des Arcruni (63), alors que les marchés du Nord, caucasiens, ceux du Sud, syro-mésopotamiens, ceux de l'Est, persans, étaient liés par voie de terre.

Au nord de la plaine, où les montagnes sont précédées par un système de collines, les lieux avaient été jugés favorables à l'installation de villages dont quelques-uns étaient dotés de garnisons et de tours de guet (64).

Sur les collines faisant arc à l'Est et au Sud où s'étendaient également des territoires agricoles et des villages, on avait fixé les sièges de quelques établissements monastiques remplissant aussi des fonctions culturelles (bibliothèques et scriptoria) et éducatives (écoles et séminaires): ceux de Šušans, de Kopanis, de Surb Xačʿ, et, plus grand et vénérable que les autres, le monastère de Varag, avec ses deux groupes de bâtiments, l'inférieur et le supérieur (65).

Presque au centre géométrique de ce système surgissait la ville de Van, formée de trois éléments comme on verra plus loin, entourée de vastes espaces libres affectés à de différentes fonctions qui ne pouvaient pas trouver place à l'intérieur des zones résidentielles: les marchés de gros, les foires itinérantes, les campements des nomades, les cimetières, etc.

(63) Encore aujourd'hui le chemin de fer transanatolien qui relie l'Europe à l'Iran emprunte le ferry-boat traversant le lac de Tatvan à Van, dont la station orientale est située non loin de cet endroit.

(64) Il faut compter parmi ces sites le village de Leski (Kaleçik actuel) et les collines de Toprakkale formant une sorte d'avant-poste des monts Zimzimdagh.

(65) Šušans et S. Xačʿ sont complètement disparus, Kopanis ne conserve que des pans de mur et les débris de ses chapelles, Varag supérieur garde seulement les vestiges de son plan, Varag inférieur conserve encore quelques-uns de ses anciens édifices intégrés dans le petit village de Yedikilise (Sept églises) qui s'y est développé tout autour (voir J.-M. Thierry, «Monastères ...», III, *op. cit.*, pp. 141-180).

L'agglomération urbaine elle-même etait formée de trois éléments distincts: la citadelle, la ville basse, le quartier des jardins.

On peut reconnaître, dans cette organisation triple, un exemple de celle qui est considérée comme la répartition classique des villes médiévales en Arménie (et au Proche Orient en général ainsi qu'en Perse et en Asie Centrale) (66) c'est-à-dire:

a — La citadelle (*qohandez* en persan), forteresse ou acropole très bien fortifiée, abritant le palais royal et ses annexes habituels: garnison, résidences de l'entourage et des dignitaires, dépôts, nécropole royale éventuelle, temples, archives officielles, etc.

Cet élément s'identifiait à Van avec l'éperon rocheux long près de mille mètres et haut jusqu'à 200 mètres, naturellement protégé au Sud par ses parois abruptes, qui avait été le siège des rois ourartéens ainsi que des gouverneurs achéménides, fortifié à plusieurs reprises et encore en fonction de forteresse à l'époque ottomane.

b — La ville proprement dite (*šahrestān* en persan, *šahestan* en arménien) protégée à son tour par une enceinte (67), mais moins importante, résidence de l'aristocratie et des classes dominantes ou privilégiées, ainsi que de quelques institutions citadines.

Cet élément s'identifiait à Van avec la ville basse appuyée au rocher et protégée par un fossé et une double enceinte de murailles, où, à l'époque ottomane, habitaient aussi des groupes de commerçants et d'artisans.

c — La ville extérieure (*rabaḍ* en arabe et en persan), faubourg extra muros ou banlieue résidentielle, destinée d'abord aux nomades et aux immigrants, ainsi qu'aux classes populaires, construite habituellement en matériaux précaires et sans enceinte; pendant les sièges les habitants de ce secteur se réfugiaient à l'intérieur du *šahestan.*

(66) H. Manandian, *op. cit.*, pp. 148-9. Cette explication a été reprise par: V. Haroutiounian, «L'urbanisme en Arménie du Moyen-Age», *REArm*, 5 (1968), pp. 51-63, (traduit de l'article en arménien: «Mijnadaryan Hayastani kʿałakʿašinakan kulturan», *Patma-Banasirakan Handes* (1963), nº 2, pp. 85-100); *idem, Gradostrojtel'stvo drevnej i srednevekovoj Armenii (L'urbanisme de l'Arménie ancienne et médiévale)*, Erévan, 1964; D. M. Lang, *op. cit.*, p. 191.

(67) Une ville défendue par des murailles était designée par le mot arménien *kʿałakʿ*.

Pour la Van médiévale, la position exacte et les caractères de ce dernier élément ne sont pas connus (et cela est très fréquent, du fait même de la précarité de sa structure): mais il n'est pas impossible qu'il occupât les terrains à l'Est de la ville, et pût être remplacé par le quartier des jardins (68): celui-ci, appelé Aygestan en arménien, servait, à l'époque moderne, soit de résidence suburbaine à de riches familles musulmanes et chrétiennes, soit (comme on l'a déjà remarqué sur les plans de Müller-Simonis et de Lynch) à d'autres fonctions et institutions récentes (tels les consulats étrangers, les missions européennes et américaines, les écoles modernes avec jardins, etc.) qui avaient besoin de vastes espaces libres, introuvables à l'intérieur des remparts.

Pour ce qui est, d'autre part, de l'aménagement intérieur de la ville basse, on remarque d'abord le tracé irrégulier de ses rues et de ses îlots, commun d'ailleurs dans les villes de cette époque tant en Europe que dans le monde moyen-oriental et islamique (69).

Cette disposition libre et spontanée qui s'oppose aux plans établis à l'avance selon des tracés orthogonaux ou assimilables à des formes géométriques simples (abandonnés depuis l'époque hellénistique) se base sur une manière d'appropriation et d'organisation de l'espace, qui est toute différente, plus apte à la défense militaire et à la protection de certains excès de climat; elle n'était pas du tout chaotique ou fortuite, mais gouvernée par des conventions techniques et sociales données, basées sur des équilibres de force dynamiques, liés à leur tour

(68) Van des Arcruni, développée près d'une ancienne forteresse, avec fonction de ville-refuge pour une population extra-urbaine en cas de guerre, devrait s'assimiler à ces grandes villes de l'Arménie bagratide qui, d'après l'interprétation historique formulée par Manandian (*op. cit.*, p. 148) vivaient dans une atmosphère agricole». Ceci impliquait l'existence d'un milieu urbain dominé par une aristocratie terrienne, et dont les membres possédaient soit des jardins extérieurs, soit de vastes établissements agricoles. Une telle base sociale ne devait pas empêcher, toutefois, la formation de classes d'artisans et de commerçants dédiés non seulement au trafic de marchandises extérieures, mais aussi de productions locales.

(69) Selon Manandian, les fouilles entreprises à Ani par N. Marr et T'. T'oramanyan ont permis de conclure que Ani et les autres villes de l'Arménie bagratide présentaient peu de différences par rapport aux villes musulmanes de l'Asie Occidentale. Voir H. Manandyan, *Hayastani k'alak'nera X-XI darerun (Les villes de l'Arménie aux Xe-XIe siècles)*, Erévan, 1940, pp. 20-22; *idem, The Trade..., op. cit.*, p. 148.

à des procédés de croissance comportant l'agrégation successive de groupes divers, en l'absence souvent d'une autorité ou d'une cohésion municipale, donc d'espaces et de bâtiments représentatifs de toute la population.

Comme nous avons déjà eu l'occasion de le souligner, Van, à l'époque ottomane, était répartie en secteurs destinés à des communautés ethniques différentes: ce qui peut se lire comme la persistance d'un caractère polyéthnique existant déjà à l'époque médiévale sous la souveraineté des princes Arcruni (70).

Dans ce cas, il faudrait supposer l'usage d'attribuer des terrains à bâtir aux différents groupes attirés au fur et à mesure par le développement de la capitale, sans que les données disponibles nous permettent d'attester l'existence d'édits ou de pactes pour établir les zones d'influence ou les règlements de la construction.

Cette circonstance entraînerait l'absence d'un centre-ville unique, de caractère religieux, politique ou économique, où toute la ville pût se rassembler, voire s'identifier: un autre caractère commun à d'autres villes orientales, développées dans des contextes culturels composites.

Ainsi, comme nous l'avons remarqué souvent sur les plans et les images de la ville de Van, les seuls éléments susceptibles d'assumer le rôle de symboles de toute l'agglomération étaient par exemple les structures défensives, soit le long rocher avec sa crête fortifiée, soit la double enceinte unifiant, d'un seul tenant, tout l'ensemble de la ville basse. D'autres facteurs d'unité sont à rechercher dans l'homogénéité du paysage urbain et suburbain, le deuxième surtout, où la trame des canaux et des rangées de peupliers domine encore aujourd'hui tout aménagement architectural.

Et encore, les typologies habitatives, les manières d'aménager les espaces destinés au travail artisanal, les techniques mêmes de construction unifiées depuis des époques immémoriales, formaient autant de coefficients de cohésion dépassant toute différence de langue, de souche ethnique, de foi religieuse, d'idéologie politique.

(70) Dans ce cas, la Van des Arcruni aurait adopté une organisation sociale et spatiale analogue à celle qui existait dans d'autres villes contemporaines, y compris, dans un contexte culturel et économique bien différent, l'Ani des Bagratuni. Voir à ce propos, mes considérations synthétiques dans: P. Cuneo, «Les ruines de la ville d'Ani», *Monumentum*, V (1970), p. 53; *idem*, *L'Architettura della scuola regionale d'Ani nell'Armenia medievale*, Rome, 1977, pp. 27-8.